

mente da moralidade ou da amoralidade das qualidades do povo português.

Os autores consultados — (desprezando as obras de que desconheço os autores) dividem-se pelas nacionalidades em 45 franceses, 32 ingleses, 11 alemães, 3 italianos e 2 hespanhoes.

Um unico pertence ao sec. xv, alguns ao sec. xvii e xx, e a grande maioria ao xviii e xix.

Os trechos colleccionados repartem-se em duas series. A primeira serie foi recolhida pelo prof. A. Reis Machado, a segunda por Pedro de Azevedo.

A primeira serie divide-se em cinco secções; a segunda serie está disposta por ordem cronologica.

PEDRO DE AZEVEDO.

PRIMEIRA SERIE

(PROF. A. REIS MACHADO)

I

Situação religiosa

a) *Recollections of a excursion to the monasteries of Alcobaca and Batalha*.—W. Beckford. Londres, 1835.

«Here, on this very plain, was fought in 1385 the fierce battle (batalha de Aljubarrota) which placed the diadem of Portugal on the brow of the glorious and intrepid bastard... I tried to inspire my right reverend fellow-travellers with patriotic enthusiasm, and to engage them to cast a retrospective glance upon the days of Lusitanian glory. Times present, and a few flasks of most exquisite wine, the produce of a neighbouring vineyard, engrossed their whole attention. «Muito bom — primoroso — excellente» were the only words that escaped their most grateful lips». (pp. 62 e 63).

b) *Voyages en Portugal*—Link.

«Le peu de soin à enseigner la morale, base de toute véritable religion, fait que la foule reste toujours dans l'ignorance,



et continue d'être le jouet d'un clergé lui-même ignorant». (Cap. XIX, p. 289).

c) *Voyages en Portugal depuis 1797 jusqu'en 1799*. — Link. Trad. do alemão. Paris, 1803.

«Parmi les divertissements publics, il ne faut pas oublier les exercices de religion, qui, pour les Portugais, y entrent pour beaucoup. On va à la messe, parce qu'on n'a pas d'autre promenade; je dirai même qu'on n'aime les cérémonies religieuses que sous le rapport de l'amusement. On suit les processions, comme on court à l'opéra». (Cap. XIX, p. 277, vol. I).

«La plus grande partie de la nation... n'est pas du tout fanatique» (vol. I, cap. XII, p. 176).

d) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798; (Carrère).

«Les Portugais aiment beaucoup les processions; les jours où il y en a sont pour eux des jours de fête, ce sont pour eux des parties de plaisir; ils quittent tout; ils accourent. Ces jours sont principalement de grands jours pour les femmes; elles y trouvent l'occasion de sortir, de se présenter en public, de se faire voir: elles ne la laissent point échapper; elles veulent s'y présenter avec tous leurs charmes; elles veulent y développer tout ce que la toilette la plus étudiée a de plus recherché; elles s'occupent de leurs ajustemens plusieurs jours avant. Le jour de la procession, toutes les voitures sont louées, les femmes, parées de toutes leurs ajustemens, se rendent dans les lieux où elle doit passer; elles remplissent les fenêtres et les balcons; elles s'y donnent en spectacle dès trois ou quatre heures auparavant; les rues sont remplies de monde; les hommes passent et repassent; ils vont et viennent; ils regardent, ils lorgnent, ils saluent, ils font des signes d'intelligence: les femmes, très aises d'être remarquées, y répondent avec empressement.

«Ces cérémonies donnent lieu à des invitations de la part des propriétaires ou locataires de maisons devant lesquelles la procession doit passer; elles donnent lieu à la réunion de sociétés brillantes et nombreuses. Lorsque la procession, est passée, on sert le thé à toute la compagnie; souvent on danse ensuite, et le bal se prolonge bien avant dans la nuit, même pendant la carême... (P. 81 e 82)... Les processions... sont terminées par des moines, qui paroissent s'occuper moins de l'acte de reli-

gion auquel ils président, que du plaisir de voir et de se faire voir; leurs yeux, attachés sur les fenêtres, parcourent avec une espèce d'avidité les femmes qui les remplissent.

«Il n'y règne aucun ordre: on y chercheroit vainement la décence que nous devons supposer dans une cérémonie religieuse... La plus fameuse est celle *dos Passos*... Lorsqu'on voit passer cette procession, on entend, dans l'éloignement des cris confus et soutenus, qui deviennent plus forts et plus sensibles à mesure que la procession s'avance; ils partent d'une foule innombrable du peuple qui suit la procession dans la plus grande confusion; il adresse ses prières à la statue qui les précède, les uns en chantant, les autres en criant... Il y a environ quatre ou cinq mille âmes, dont la plus grande partie sont des Nègres, des Mulâtres, des Nègresses et des Mulâtresses. On est persuadé qu'on suivant cette procession pendant sept ans tout de suite on est exempt de mourir en état de péché mortel». p. 94 e 95.

«Les églises sont les lieux où je vis le plus de femmes réunies, ce qui me mit à portée d'observer en même temps qu'on parle dans les temples avec très peu de circonspection. J'en dirai tout autant de la manière dont on assiste aux processions. Je fus témoin d'une qui sortit de l'église de Sainte-Catherine et y rentra après un long détour. On aurait dit que les spectateurs, soit dans les rues, soit aux fenêtres, étaient là pour converser plutôt que pour prendre part à la cérémonie édifiante qui se passait sous leurs yeux». (42).

«Les pratiques extérieures de la religion suffissent aux Portugais: ils se prosternent devant les images; ils assistent à la messe les jours de fêtes, quelquefois tous les jours; ils s'abstiennent de manger de la viande les jours où elle est défendue par l'église; ils marmottent quelques prières; ils disent le rosaire en s'occupant à d'autres objets... Le respect dû au temple du Seigneur, l'attention respectueuse aux mystères qu'on y célèbre, la pratique des vertus morales et chrétiennes, l'amour du prochain, la charité évangélique, ne sont point pour eux des devoirs... (p. 283).

«Je vois... (na Igreja...) des conversations suivies, des gestes, des signes, des éclats de rire; j'y vois des personnes des deux sexes, se regarder, se sourire, se faire des signes d'intelligence, se parler à l'oreille, se serrer la main, se glisser des billets doux. J'y vois des femmes accroupies converser entre elles, des femmes debout s'arrêter au milieu de l'église, parler pendant

long-tems d'une voix assez haute. J'y vois des hommes, des jeunes gens, ne pouvoir rester en place, aller, venir, pirouetter changer de lieu, de posture, lorgner les dames, rire, badiner, tourner le dos à l'autel sur lequel on célèbre le sacrifice» (p. 281 e 282).

e) *Nouvelle Géographie Universelle* — William Guthrie. Paris, 1802.

«... on peut dire avec verité que les Portugais portent la superstition plus loin qu'aucun autre peuple, et que malgré les efforts de quelques patriarches respectables, pour abolir les momeries que l'ignorance avoit enfantées, le caractère national a prévalu; il comporte l'alliage le plus monstrueuse des pratiques les plus superstitieuses, aux désordres les plus coupables; les Portugais, passant sans cesse du crime à la pénitence et de la pénitence au crime, tremblent au seul nom du diable et de l'enfer, et se livrent à tous les excès de la débauche la plus crapuleuse. On peut aussi regarder les monastère des deus sexes en Portugal comme les plus corrompus de la chrétienté». (p. 111).

f) *Coup d'oeil sur Lisbonne et Madrid en 1814.* — Paris, 1820. Ch. V. d'Hautefort.

«Les églises sont les lieux où je vis le plus de femmes réunies, ce qui me mit à portée d'observer en même temps qu'on parle dans les temples avec très-peu de circonspection. J'en dirai tout autant de la manière dont on assiste aux processions. Je fus témoin d'une qui sortit de l'église de Sainte-Catherine et y rentra après un long détour. On aurait dit que les spectateurs, soit dans les rues, soit aux fenêtres, étaient là pour converser plutôt que pour prendre part à la cérémonie édifiante qui se passait sous leurs yeux». (p. 42).

g) *Souvenirs d'une Ambassade* — Duchesse d'Abrantes.

«... la Fête-Dieu à Lisbonne est une solennité inconnue en tout autre pays. C'est une théorie païenne; c'est une fabuleuse cérémonie; c'est fantastique de richesses et de prodiges». (vol. II, p. 184).

h) *A Narrative of the Peninsular Events of the Campaigns of 1809, 1810, 1811 — in Spain and Portugal.* — Captain William Stothert. Londres, 1812.

«The Portuguese are more superstitious than the inhabitants of any other Catholic country, and are remarkably fond of all religious processions and ceremonies» (Carta x, p. 52).

i) *Letters.* Robert Southey — Londres, 1808.

«The superstition of this people is astonishing» (carta xix — p. 84).

j) *État présent du royaume de Portugal;* (Dumouriez).

«Le clergé du Portugal est beaucoup trop puissant, et multiplie dans une proportion trop forte en comparaison de la population, car les moines, prêtres ou religieuses passent deux cent mille dans ce royaume, qui ne contient que deux millions d'âmes... Le clergé est en Portugal fort ignorant et fort dissolu; l'impunité, la licence et le pouvoir, attachés à cet état, occasionnent la profanation la plus publique. Le scandale, qui lui enlève la vénération du peuple, est encore plus nuisible à la religion que les perpétuelles railleries des Anglois, l'introduction des livres philosophiques et les querelles avec la cour de Rome. Les moines vivent dans le libertinage le plus éfrené, et les religieuses ont été jusqu'à présent des courtisanes cloîtrées... le clergé mâle et femelle du Portugal peut... passer pour le plus libertin et le plus corrompu de la chrétienté. (Livro IV, cap. III, p. 185 e 186).

k) *Etat présent du royaume de Portugal;* (Dumouriez).

«La chaleur du climat, la force du tempérament, l'ignorance et l'oisiveté font des Portugais de fort mauvais chrétiens; ils ne connoissent qu'un péché, celui de la chair, et c'est celui auquel ils sont le plus adonnés, auquel ils sont le moins capable de résister: aussi cherchent ils à suppléer à la pureté des mœurs et aux vertus morales par des pratiques pieuses, des messes, des rozaires, des reliques, des indulgences et mille autres superstitions. Il n'y a aucun pays catholique où l'on ait autant de confiance au crédit des Saints, aux miracles, aux prières d'autrui,

parce qu'on a besoin de ces échappatoires dans l'état de combat continuel entre des préjugés très enracinés et des passions très vives, qui agitent perpétuellement en sens contraire l'âme des Portugais» (Livro IV, cap. III, p. 192).

l) *Croquis de Voyage*.—Armand Dayot. Paris, 1887.

«Le voyageur qui traverse le Portugal n'a qu'à ouvrir les yeux pour se rendre compte de la franche dissolution des mœurs du clergé». (p. 230 e 231 nota).

m) *Voyage en Portugal*.—Paris 1798; (Carrère).

«C'est ici le pays des moines, bien plus encore que celui des prêtres séculiers... Le clergé séculier est très nombreux en Portugal; mais il n'y jouit d'aucune considération: il ne fait rien pour la mériter: il n'en impose ni par sa science, ni par ses travaux, ni par son extérieur... Le clergé régulier est plus instruit, il a une tenue plus décente... Les moines sont ici très puissants; ils sont les maîtres dans les maisons portugaises; ils influent singulièrement dans les affaires qui dépendent du gouvernement... (p. 273 e 277).

II

Situação moral

a) *Viaje de Nicolas de Popielovo por España, y Portugal*, (1484). Trad. del Aleman de fines del siglo XV, in *Viajes de extranjeros por España y Portugal en los siglos XV, XVI y XVII*. —Madrid.

«En general, la nobleza, los ciudadanos y campesinos de Portugal se parecen a los de Galicia, es decir: groseros, tontos, incapaces de buenas costumbres é ignorantes, y esto apesar de su pretension de ser los más sabios; como los ingleses, que no admiten otro mundo igual al suyo» (p. 26).

«Los portugueses son holgazanes, y no les gusta trabajar, y por eso no quieren hospedar a los indigenas, ni a los viajeros tampoco, para ganar dinero; son groseros, sin bondad, gente sin compasion, inclusa la gente del Rey mismo» (p. 31 e 32).

b) *A Narrative of the principal Events of the Campaigns of 1809, 1810 and 1811 in Spain and Portugal.*—Cap. William Stoltz. Londres, 1812.

«No people in the world are more docile and submissive to the order of their magistrates and superiors» (carta x, p. 53).

c) *Men, mines and animals in South Africa.*—Lord Randolph S. Churchill. Londres, 1892.

«The principal attraction to the eye was its (de Lisboa) cleanliness; broad, well paved, clean-swept streets, spacious squares, adorned with interesting monuments, an environment of forest and green hills, offer an aspect calculated at first to please the stranger. But a something or other, difficult to describe, warns one instinctively that Lisbon is a city the fame and traditions of which lie exclusively in the past, in all probability never be revived. The inhabitants wear a sleepy, almost a dead-alive kind of look. I did not observe a single Portuguese in the streets who appeared to be in the smallest hurry. No cheerfulness animates their countenances, as is the case with the population of the southern Italian towns. With exception of a few public buildings, the edifices and dwelling-houses are of a poor and impretentious character. There is a total absence of attractive and well-filled shops. Coming away, one feels that one is glad to have seen Lisbon, for the reason that it will be unnecessary ever to go there again». (Cap. 1, p. 6).

d) *Voyages en Portugal depuis 1797 jusqu'en 1799.*—Link. Trad. do alemão. Paris, 1803.

«Les folies du carnaval sont toujours le goût dominant du pöple. Dans ce tems les habitans de toutes les classes s'amüsent à jeter sur les passans toutes sortes d'immondices, et vu les usages existans, pour éviter pire, on est obligé de prendre son mal en patience, et de se taire. Une femme aimable et de condition, en me gratifiant, comme Candide le fut par la dame hollandaise, crut sans doute me consoler, en m'assurant que ce ragoût était de sa façon. Je demande pardon au lecteur de ce récit un peu naïf peut-être, mais qui achève de peindre les mœurs du pays». (vol. I cap. XVIII, p. 262).

e) *Relation historique et militaire de la Campagne de Portugal sous le marechal Masséna.*— Limoges, 1817.

«Le pays est on ne peut plus fertile, mais généralement trop peu cultivé, parce que les habitants, riches de l'or et des productions des Indes, se procurent à leur tour, chez les étrangers, presque toutes les denrées qu'ils leur fournissaient autrefois. Avant leurs découvertes dans les mers lointaines, les portugais étaient laborieux et cultivaient leurs terres avec soin; mais la richesse, tout en augmentant le luxe, éteint l'industrie; elle assoupit les peuples dans une molle paresse qui, en les rendant tributaires des autres nations, amène insensiblement la ruine de l'état, et en facilite toujours la conquête». (p. 2).

f) *Random shots from a rifleman. Kincaid (J).*— Londres, 1847.

«The Portuguese did not assume to be a cleanly race, and they were a filthy one in reality». (cap. viii, p. 178).

g) *Portugal of Portuguese. Aubry Bell.*— London, 1915.

«If he (o português) sees the advantage of an enterprise, he rarely combines with this intelligence the necessary perseverance and force of character to carry it through». (cap. i, p. 9).

h) *Portugal of Portuguese. Aubry Bell.*— London, 1915.

«They (os portugueses) let the things be, they easily persuade themselves that things must be as they are, or that they are as they in words imagine them; and so in their *saudade* for some impossible ideal they sing into *desleixo* and drift (*deixar-se ir, deixar-se estar*). Or the Portuguese will continue to live in his romanticism and ignore reality altogether; his vanity helps him to ignore it; he will wear cheap and garish chains and rings and trinkets and imagine himself rich, he will eke out the picture by the help of his quick imagination and ever-ready flow of words, heaping rhetoric and exaggeration, and his vagueness drifting he is aware into falsehood. Then, if his efforts to impose the picture of his imagining on others at his own valuation fail, he will feel hurt by their brutal directness, their incapacity to see that a mere string of words may move mountains,

«They are taxed with laziness, but it should at least be observed that the laziness is not due to lack of energy, but rather to the conviction that «it is not worth while» — *desleixo*. When a thing does appear to be worth while the *desleixo* disappears like a cast off mask. The amount of work achieved, for instance, by some Portuguese politicians or men-of-letters is extraordinary large». (cap. I, p. 10 e 11).

i) *Portugal of Portuguese* — Aubry Bell. London, 1915.

«In Portugal, and especially in the towns, the children are for the most part too serious and precocious and sad». (Cap. IV, p. 72).

j) *Portugal of Portuguese* — Aubry Bell. London, 1915.

«Rarely does the country appear to be fully developed, yet even so it produces such a wealth of fruits and flowers that evidently with greater care, better methods, and a more widely extended system of irrigation, it might be a perfect paradise. It would be unfair to attribute the neglect and backwardness and misery prevailing throughout this lovely country entirely to the character of the inhabitants. The accumulated misfortunes of their history for the last three centuries would be enough to explain it; but they certainly have been inclined to neglect their own native soil for alien enterprises, and are only now beginning to realise that the future of Portugal lies in Portugal». (cap. V, p. 81).

k) *Brazil, the River Plate and the Falkland Islands.* — William Hadfield, Londres, 1854.

«... you observe the mournful absence of that incessant activity you expect to meet with in so large and important a place (Lisboa). The fatal spell of lethargy and exclusiveness seems to be laid upon everything and everybody: — the very carriages and public conveyances (at least a large portion) are redolent of the past century, and all idea of locomotion is put to flight at the sight of them; and just the same is the case with the owners. Torpidity pervades the whole population, from the infant in arms, who is too lazy to laugh to the cripple on crutches, who is too sluggish to grumble» (cap. I, pp. 50 e 51).

l) *Nouvelle Geographie Universelle*. — William Guthrie. Paris, 1802. Trad. do inglês por Fr. Noel.

«... le Portugal a reçu de la nature tous les avantages qui peuvent lui procurer des moyens abondans de subsistance; mais une foule de vices moraux et politiques concourent à lui enlever la jouissance de tant de bienfaits. Long-temps le Portugal s'est suffi à lui même; aujourd'hui, les autres pays lui fournissent une partie du blé nécessaire à sa subsistance; mais c'est moins la faute de la terre que celle des hommes, dont les Anglais ont mis à profit la paresse, pour les tenir dans leur dépendance... Les Portugais actuels ne conservent rien de cet esprit entreprenant et hardi qui rendit, il y a 300 ans, leurs ancêtres si illustres. Ils sont dégénérés de leurs anciennes vertus, depuis que la maison de Bragance est montée sur le trône, quoiqu'on trouve encore parmi eux quelques nobles exceptions à cette dégradation morale, et qu'aucun peuple n'ait été moins flatté dans les récits des historiens et des voyageurs. Leur abaissement actuel est dû incontestablement à la faiblesse de leur monarchie». (p. 103 à 108).

m) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798.

«Les Portugais ne sont point promeneurs; les femmes le sont encore moins» (p. 40).

n) *Relation de l'expédition du Portugal, faite en 1807 et 1808*. — Baron Thiébault. Paris, 1817.

«le peuple est sobre, fort brave, superstitieux, presque sauvage sur quelques points, et surtout dissimulé, silencieux, discret» (p. 110, 2.^a parte, cap. 1).

o) *Relation de l'expédition du Portugal, faite en 1807 et 1808*. — Baron Thiébault. Paris, 1817.

«Les figures, le teint, le caractère, la duplicité, les mœurs, les goûts, les habitudes, la paresse, l'apathie, les costumes, la malpropreté, les chants, la valeur, tout rappelle les Maures dans les Portugais, qui de plus sont insoucians, pauvres, fanatiques, crédules, indolens, mais braves quoiqu'on remarque en eux beaucoup plus de facilité à commettre des crimes, que d'énergie quand ils sont découverts. Dans ce pays, les hommes sont

encore en friche comme la terre. Pour changer les hommes, il faudrait une génération entière; et pour améliorer le sol, d'immenses travaux: ce n'est que de cette manière que le Portugal pourrait cesser d'offrir le contraste du plus beau ciel et de la plus laide nature, d'une espèce d'hommes distingués, et de l'abrutissement». (p. 110 e 111, 2.^a parte, cap. 1, nota).

p) *Discours sur l'histoire*.— Comte d'Albon. Genebra, 1782.

«D'un faux principe, s'est précipité le torrent de maux qui a ravagé et comme détruit ce beau Royaume. Le Portugal préféra stupidement le signe à la chose signifiée, des richesses de conventions aux richesses vraies, solides, naturelles; il ne reconnut pas sa faute, elle devint irréparable. Le citoyen s'énerva dans la mollesse, les mœurs disparurent, l'ignorance engourdit les esprits, la paresse noua les bras, les ateliers tomberent; la terre fut bientôt dégradée, les besoins tourmenterent les individus; les provinces se dépeuplerent: malgré sa prétendue opulence, tout le pays sentit enfin qu'il n'étoit rien moins que riche» (p. 211 a 212).

q) *Voyage en Portugal*.— Paris, 1798; (Carrère).

«Le Portugal est arriéré de plus d'un siècle en égard aux autres nations de l'Europe; il conserve encore une grande partie de ses anciennes mœurs, de ses anciens usages» (p. 76).

r) *Voyage en Portugal depuis 1797 jusqu'en 1799*.— Link.

«On dit que les Portugais sont indolens: un peuple paresseux ne pénètre pas dans des contrées éloignées, comme les Portugais le font encore aujourd'hui dans l'intérieur de l'Afrique, des Indes orientales et du Brésil». (Vol. III, cap. VII, p. 335).

s) *Croquis de voyage*.— Armand Dayot. Paris, 1887.

«Le Portugais est presque toujours obèse et lourd. Sa physionomie, vivante est très mobile, exprime à la fois l'énergie et l'honnêteté. Malheureusement un troisième sentiment s'y reflète trop souvent et la rend alors tout à fait antipathique: c'est «l'amour de soi».

Le Portugais se gobe d'une façon insupportable. Quand il

fait l'éloge des innombrables qualités qu'il s'attribue, et surtout de ses succès amoureux, ce n'est plus un homme qui parle, c'est un paon qui tait la roue. Les hommes ont, comme les femmes, l'amour du clinquant». (p. 231).

«Les qualités morales du Portugais sont nombreuses et si solides, et si ce n'étaient son invraisemblable vanité et son incurable indolence, on pourrait le donner comme modèle aux autres peuples. Il est naturellement bon, hospitalier, honnête en affaires, généreux et brave. Si son indépendance était de nouveau menacée, on verrait encore, j'en suis convaincu, cet héroïque petit peuple, au fond duquel sommeille une puissante énergie nationale et qui fut maître autrefois par ses prodigieuses entreprises de tout le commerce de l'Orient, se lever tout entier contre l'envahisseur avec la même ardeur qu'en 1388 et 1809. En attendant l'heure des grandes luttes, que rien heureusement ne présage, le Portugais rêve gravement des prouesses de ses ancêtres....» (p. 233).

t) *A Narrative of the Principal Events of the Campaigns of 1809, 1810, 1811 in Spain and Portugal.*— Captain William Stothert. Londres, 1812.

«The foreign merchants residing in this city (Porto) are particularly hospitable and attentive to the strangers, who would otherwise be much at a loss; as the higher ranks in Portugal are little inclined to associate even with each other. This may, in some degree, be accounted for by the extreme indolence, which forms a prominent feature in the character of this nation, and is repugnant to the laws of polished society». (Carta x, p. 52).

u) *Portugal—Recordações do ano de 1842.*— Traduzido do alemão. Príncipe Lichnowsky. Lisboa, 1845.

«... se o povo fosse mais trabalhador e industrioso, se os campos se cultivassem devidamente, e se se erigissem fabricas, então Portugal poderia occorrer ao menos em grande parte ás suas necessidades; porém seriam necessarias para isso tantas condições difficeis de atingir, que por muitos anos ainda não é licito pensar em semelhante prosperidade. Antes de tudo é indispensavel que desapareça, ou ao menos se torne inoffensiva, a mania das mudanças, e das revoluções que é propria dos ha-

bitantes das grandes cidades e dos seus caudilhos; devem todos esquecer-se, e consolar-se da perda do Brasil, que com os seus thesouros sustentava e enriquecia a mãe patria, e a tornava preguiçosa, apathica, e incapaz de qualquer esforço». (cap. II, pp. 41 e 42).

v) *Le Portugal et ses colonies*.—C. Vogel. Paris, 1860.

«C'est devenu presque un lieu commun de dire que, parmi les causes persistantes de son état arriéré l'indolence et l'ignorance continuent aussi de former deux sérieux obstacles au progrès». (p. 52, cap. III).

x) *Lettres persanes*—Montesquieu. Paris, 1806.

«Je t'envoie la copie d'une lettre qu'un Français qui est en Espagne a écrite ici: je crois que tu seras bien aise de la voir.

«Je parcours, depuis six mois, l'Espagne et le Portugal, et je vis parmi des peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls Français l'honneur de les haïr.

«La gravité est le caractère brillant des deux nations; elle se manifeste principalement de deux manières; par les lunettes et par la moustache.

«Les lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte est homme consommé dans les sciences, et enseveli dans de profondes lectures, à un tel point que sa vue en est affaiblie; et tout nez qui en est orné ou chargé peut passer, sans contredit, pour le nez d'un savant.

Quant à la moustache, elle est respectable par elle-même, et indépendamment des conséquences, quoiqu'on ne laisse pas d'un tirer quelquefois de grandes utilités pour le service du prince et l'honneur de la nation, comme le fit bien voir un fameux général portugais dans les Indes: Jean de Castro, car, se trouvant avoir besoin d'argent, il se coupa une de ses moustaches, et envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage; elles lui furent prêtées d'abord, et dans la suite il retira sa moustache avec honneur.

On conçoit aisément que des peuples graves et flegmatiques comme ceux-là peuvent avoir de l'orgueil; aussi en ont-ils: ils le fondent ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Espagne et du Portugal

se sentent le coeur extrêmement élevé lorsqu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas originaires de ceux à qui l'inquisition a persuadé dans ces derniers siècles d'embrasser la religion chrétienne. Ceux qui sont dans les Indes ne sont pas moins flattés lorsqu'ils considèrent qu'ils ont le sublime mérite d'être, comme ils disent, homme de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le serral du grand seigneur de sultane si orgueilleuse de sa beauté que le plus vieux et le plus vilain mâtin ne l'est de la blancheur olivâtre de son teint, lorsqu'il est dans une ville du Mexique, assis sur sa porte, les bras croisés.

Un homme de cette conséquence, une créature si parfaite, ne travaillerait pas pour les trésors du monde, et ne se résoudrait jamais, par une vile et mécanique industrie, de compromettre l'honneur et la dignité de sa peau.

Car il faut savoir que, lorsqu'un homme a un certain mérite en Espagne comme, par exemple, quand il peut ajouter aux qualités dont je viens de parler celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de son père l'art de faire jurer une discordante guitare, il ne travaille plus: son honneur s'intéresse au repos de ses membres. Celui qui reste assis dix heures par jour obtient précisément la moitié plus de considération qu'un autre qui n'en reste que cinq, parce que c'est sur les chaises que la noblesse s'acquiert.

Mais quoique ces invincibles ennemis du travail fassent parade d'une tranquillité philosophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le coeur, car ils sont toujours amoureux. Ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses; et tout Espagnol qui n'est pas enrhumé ne saurait passer pour galant.

Ils sont premièrement dévots, et secondement jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un soldat criblé de coups, ou d'un magistrat décrépît; mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baisse les yeux, ou un robuste Franciscain qui les élève.

Ils permettent à leurs femmes de paraître avec le sein découvert; mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, et qu'on les surprenne par le bout des pieds.

On dit par-tout que les rigueurs de l'amour sont cruelles; elles le sont encore plus pour les Espagnols.

Les femmes les guérissent de leurs peines; mais elles ne font que leur en faire changer, et il leur reste souvent un long et facheux souvenir d'une passion éteinte.

Ils ont de petites politesses qui, en France, paraîtraient mal placées: par exemple, un capitaine ne bat jamais son soldat sans lui en demander permission, et l'inquisition ne fait jamais bruler un Juif sans lui faire ses excuses.

Les Espagnols qu'on ne brûle pas paraissent si attachés à l'inquisition, qu'ils y aurait de la mauvaise humeur de la leur ôter. Je voudrais seulement qu'on en établît une autre, non pas contre le hérétiques, mais contre les hérésiarques, qui attribuent à de petites pratiques monachales la même efficacité qu'aux sept sacremens; qui adorent tout ce qu'ils vénèrent, et qui sont si devots, qu'ils sont à peines chrétiens.

Vous pourriez trouver de l'esprit et du bon sens chez les Espagnols; mais n'en cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliothèques, les romans d'un côté, et les scholastiques de l'autre: vous diriez que les parties en ont été faites et le tout rassemblé par quelque ennemi secret de la raison humaine.

Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres. Ils ont fait des découvertes immenses dans le nouveau monde, et ils ne connaissent pas encore leur propre continent: il y a sur leurs rivières tel pont qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes des nations qui leurs sont inconnues: Les Batuecas.

Ils disent que le soleil se lève et se couche dans leur pays; mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course il ne rencontre que des campagnes ruinées et des contrées desertes.

Je ne serais pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid par un Espagnol qui voyagerait en France; je crois qu'il vengerait bien sa nation. Quel vaste champ, pour un homme flegmatique et pensif! Je m'imagine qu'il commencerait ainsi la description de Paris:

Il y a ici une maison où l'on met les fous: on croirait d'abord qu'elle est la plus grande de la ville; non, le remède est bien petit pour le mal. Sans doute que les Français, extrêmement décriés chez leurs voisins, enferment quelques fous dans une maison pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas.

Je laisse là mon Espagnol.

Adieu, mon cher Usbek.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar 1715.

(Lettre LXXVIII—Rica a Usbek).

III

Situação intelectual



a) *Nouvelle Geographie Universelle* — William Guthrie. Paris, 1802.

«Les savans sont en si petit nombre, que ceux même des Portugais qui ont la plus légère teinture de littérature, n'en parle point sans indignation. On convient universellement que ce déplorable état d'ignorance est du seulement à l'éducation qu'ils reçoivent, et non au manque de génie; ce qui le prouve, c'est que les ancêtres des Portugais actuels possédèrent certainement vers le milieu du onzième siècle plus de vraies connoissances dans l'astronomie, la géographie et la navigation que tous les autres peuples de l'Europe. Ils ont cependant fait dans ces derniers temps quelques efforts, quoiqu'assez faibles pour sortir de leur engourdissement. Mais les lumières ne brillent encore que sur les têtes privilégiées; le reste de la nation est dans les ténèbres les plus épaisses.

... Aucune branche de connoissances humaines n'est plus négligées à présent des Portugais que celle des mathématiques, et cependant dans les beaux siècles de cette monarchie, elle y était en honneur; il ont à citer dans cette partie le fameux *Pierre Nunez*, connu des savans étrangers sous le nom de *Nonnius*, qui brilloit au commencement du 16^e siècle... Dans la navigation, ils sont, à juste titre, fiers des grands noms de Vasco da Gama et de Magellan. Les métiers les plus utiles au besoin de la vie, et les arts qui tiennent au luxe, au goût et à l'élégance, sont aussi fort arriérés en Portugal —

... Il faut convenir que, si les Portugais ne suivent que de loin les autres nations de l'Europe, pour tout ce qu'a rapport aux sciences, aux arts et aux métiers, cette inferiorité ne tient nullement à leur génie, mais bien à l'imprévoyance et au peu d'énergie du gouvernement, au défaut de moyen d'instruction, et par dessus tout, à l'influence des prêtres et des moines, qui ont le plus grand intérêt à empêcher le peuple de sortir de sa profonde ignorance» (p. III a 114).

b) *Voyage en Espagne et en Portugal dans l'année 1774* — W. Dalrymple. Paris 1783. Trad. do inglês.

«J'ai observé que plusieurs personnes, et surtout des jeunes gens portent des lunettes dans les rues (do Porto)... c'est une affectation for étrange, car assurément l'étude ne fera perdre la vue à personne de ce royaume» (carta 12, p. 176).

c) *Voyage en Portugal*. — Paris 1798; (Carrère).

«... il n'est pas rare de voir des jeunes gens, des hommes d'un âge mur, des pères de famille aller dîner à l'auberge en carême pour y manger de la viande; tandis que leurs femmes et leurs enfants pratiquent dans leurs maisons l'abstinence prescrite par l'église... ceux qui font un trophée de leur incrédulité, sont des espèces de demi-savans, qui croient qu'il est du bon ton d'adopter les opinions des prétendus philosophes modernes: ils croient se mettre à leur niveau; ils croient, en singeant leurs opinions, atteindre à leur célébrité; mais ils ne savent point qu'ils ne sont que des pygmées». p. 285).

d) *Discours Politiques* — 1756; (Ange Goudar).

«Depuis que l'Angleterre forma le projet de détruire l'Agriculture en Portugal, l'esprit dans ce royaume y demeura toujours en friche comme le terrain. L'Europe eut beau devenir plus éclairée, la stupidité de cette Nation augmenta toujours, parce que le système Anglois prit tous les jours de nouvelles forces. Tandis qu'une nouvelle lumière se repandit sur la terre, le Portugal seul demeura dans les ténèbres de la plus épaisse ignorance. Le Nord, ce país opaque, où tout est matière, fit de grands progrès dans les sciences. Les connaissances se firent jour partout, les arts libéraux penetrerent chez toutes les Nations du Monde, il n'y eut que le Portugal où ils ne percerent pas. Ce fut de nos jours le país barbare des Peuples policés de l'Europe» (p. 165 e 166).

e) *Geographia politica de Portugal* — Bory de S. Vincent (Op. cit. nas Memórias da Academia Real das Sciencias, t. x p. 1.^a pag. 251. José Maria Dantas Pereira).

«Portugal tem Academias, Universidades, Bibliothecas pu-

blancas e collecções scientificas, sendo apezar disso o paiz europeu mais ignorante e mais supersticioso».

f) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798; (Carrère).

«Les courtisans n'y étalent qu'un verbiage d'affectation qui n'a ni suite, ni liaison, qu'un ton d'importance mal soutenu, qu'une nullité absolue de sentiment, d'opinion, de volonté, d'action, qu'une ambition, oisive et impuissante, qu'un orgueil d'ostentations, qu'une bassesse personifiée, toujours en activité, toujours existante, se renouvelant diversement selon les circonstances; bassesse qui craint de dire la vérité, qui approuve tout ce que veut le prince, tout ce que veulent ses ministres, qui couronne le despotisme ministériel, qui encense les despotes subalternes.

On n'y apperçoit ni cette politesse aimable, ni ce ton aisé, ni ces manières prévenantes, ni ce langage élégant, facile, léger, ni ce maintien noble et dégagé, ni cette plaisanterie honnête et délicate qui distinguent plusieurs cours de l'Europe.

On n'y trouve ni la facilité de l'expression, ni le feu de la démonstration, ni la dignité de la représentation, ni même le vernis sous lequel se cachent ailleurs la flatterie et la corruption; tout y est à nu... La cour a une multiplicité d'officiers attachés à son service, dont les appointemens sont assez médiocres; ils s'en dédommagent de beaucoup de manières; les grands seigneurs en faisant la contrebande dans leurs hôtels sous le nom de leurs gens, les officiers de la bouche en vendant des rations et en gagnant sur le prix des comestibles, les officiers des écuries en diminuant les rations des mules et en louant des voitures à bon marché en paroissant les prêter... Tous les officiers du roi favorisent la contrebande en la recevant dans les appartements qu'ils occupent au palais, où elle est à l'abri de la visite; leur complaisance est payée en espèces». (pp. 99-105).

g) *Voyages dans l'intérieur du Brésil particulièrement dans les districts de l'or et du diamant* — Jean Mawe, trad. de l'anglais par J. N. N. Eyriès. Paris, 1816.

«La conversation des hommes les mieux élevés, est... plus vive qu'instructive; car l'éducation est ici (no Rio de Janeiro) très négligée, et s'étend à bien peu d'objets du ressort de la littérature et des sciences» (p. 182 — vol. I, cap. VII).

h) *Coup d'œil sur Lisbonne et Madrid en 1814* — Ch. V. d'Hautefort. Paris, 1820.

«Il ne faut pas croire, comme voudraient l'insinuer les détracteurs beaux esprits, que le Portugal gisse dans les ténèbres de la plus épaisse ignorance. Un peuple qui a de l'imagination n'est point essentiellement ignorant, ou pour mieux dire, est susceptible de ne pas l'être. D'ailleurs, les modernes Lusitans ont du goût pour la poésie. Le beau sexe aime les vers. Le culte des Muses suppose un penchant vers le désir de savoir et vers l'instruction. Il serait à désirer que les auteurs poétiques du Portugal nous fussent plus familiers. On verrait alors que leur Parnasse n'est point stérile, ni sans honneur.

Je ne nommerai point le Camoens dont la réputation est européenne, et que M. de Sousa vient de reproduire à Paris, par une édition qui est à elle seule un monument typographique... Il y a à Lisbonne une Académie des Sciences, qui ne mérite certainement pas les injures et les sarcasmes dont l'a gratifiée Pierre Carrère ⁽¹⁾. On connaît les mémoires de cette corporation distinguée qui a eu pour fondateur et président le célèbre duc d'Alafoens. Ils contiennent des Traités de botanique et de mathématiques estimés, et beaucoup d'autres écrits sur des matières d'économie politique, industrielle et agricole qui attestent à la fois les moyens et le civisme de leurs auteurs. L'Académie s'est occupée avec succès de ce qui concernait l'histoire et la littérature nationale en faisant publier divers ouvrages sur ces deux objets. En parlant de cette corporation il est impossible de passer sous silence le nom de son ancien secrétaire, M. Correa da Serra, dont les travaux sont consignés dans les transactions philosophiques de la Société royale de Londres, et dans les annales du Muséum de Paris. Ce savant distingué a publié aussi trois volumes in-folio, contenant une collection de livres inédits sur l'histoire de son pays. J'ai eu l'honneur de connaître très particulièrement M. Correa quand il était à Paris... Beaucoup de Portugais se sont livrés aux sciences exactes.

Nous pourrions citer José Anastacio da Cunha, le docteur Monteiro da Rocha, et les docteurs Maya et Faria. Ces deux derniers, encore vivans, sont assez connus de l'Europe savante. Nous ajouterons à leurs noms celui du feu docteur Ciera, chef

(1) Pierre Carrère, *Tableau de Lisbonne en 1796*, p. 252.

des premières opérations géodésiques exécutées en Portugal; nous ferions mention de ses collaborateurs MM. Caula et Franzini, de M. Pierre Folc, et de beaucoup d'autres qui existent encore; mais cette entreprise nous rejeterait très loin. On pourra, si l'on veut avoir une idée de l'origine et des progrès des mathématiques dans le Portugal lire l'excellent ouvrage que vient de publier sur cette matière, à Paris, M. Garção Stockler, profond mathématicien lui-même et fort en état de satisfaire la curiosité des savans à cet égard.

Les Portugais n'ont pas négligé l'étude de l'astronomie; outre l'observatoire établi dans le couvent das Necessidades... il y en avait deux autres à Lisbonne, l'un à la citadelle, le second à l'académie des gardes de la marine... La capitale du Portugal possède aussi une académie des fortifications, un collège de noble, une école publique de commerce, avec d'autres établissemens consacrés à l'instruction. En général, les ressources pour l'éducation de la jeunesse ne manquent point dans ce royaume. Je m'abstiendrai de parler de l'université de Coimbra, qui est trop vantée pour que je me croie obligé de développer l'utilité et les avantages qu'elle procure au pays. Je ne pretends point soutenir que la masse des lumières et des connaissances soit aussi répandue en Portugal qu'elle l'est en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie; mais il faut tout espérer d'une nation qui ne manque point d'aptitude ni de dispositions, et qui jadis a porté la célébrité de son nom fort au loin sur les deux hémisphères». (53 a 57).

i) *Voyage en Portugal*; (Carrère).

«Parcourons les fastes des sciences, les fastes de la littérature, quels sont les noms portugais que nous y trouverons?

Parcourons les bibliothèques choisies, les bibliothèques bien composées, quels sont les livres portugais que nous y verrons?

Parcourons les noms des hommes connus dans les sciences les noms des auteurs cités par les savans des différentes nations, les collections de poètes, des orateurs, des historiens, quels sont les auteurs portugais qu' y occupent une place?... Ne parlons point de sa philosophie; c'est un deraisonnement perpétuel; c'est un verbiage froid, diffus, fastidieux, assommant, sur la philosophie péripatéticienne... Le Portugal est à l'extrémité de l'Europe... il ne peut ni connoître, ni se procurer les productions nouvelles qui enrichissent tous les jours les sciences; il ne peut connoître,

que fort tard et imparfaitement les découvertes dont les travaux des savans ne cessent d'enrichir la physique, la chimie, la médecine, l'histoire naturelle; il est privé de cette fréquentation des savans, de cette correspondance mutuelle entre les hommes instruits, qui provoquent l'émulation, qui augmentent et perfectionnent la masse des connoissances, qui contribuent singulièrement aux progrès des sciences.

Le gouvernement portugais lui-même y oppose des entraves continuelles; il a établi une fiscalité, qui opprime le génie, qui comprime l'opinion, qui retrecit les idées, qui réprime les élans qu'un génie heureux pourroit se permettre.

Une vigilance rigoureuse et outrée sur l'espèce de livres qui viennent du dehors, empêche l'entrée de beaucoup d'ouvrages excellens; une phrase obscure, une idée au-dessus de la portée et de l'intelligence du censeur qui est chargé de les examiner, suffissent pour les faire prohiber ou les condamne quelquefois sur le seul titre du livre, sur le seul nom de l'auteur, sans prendre la peine d'examiner les principes qu'ils contiennent. Les livres sont alors saisis, confisqués, perdus à jamais pour celui auquel ils appartiennent.

Les libraires se dégoûtent d'un commerce où ils sont exposés à tout perdre, où leur fortune dépend de la volonté, du caprice d'un censeur ignorant, prévenu, difficile, qui voit mal, qui est souvent hors d'état de juger; ils n'osent faire venir aucun de ces ouvrages transcendans, qui répandent la lumière dans toute l'Europe. Les Portugais sont privés de connoissances qu'ils pourroient y puiser.

L'inquisition censoriale s'exerce avec la même rigueur, avec les mêmes formes, avec les mêmes inconveniens, surtout ce qui doit être imprimé». (p. 231 a 235).

j) *Voyage en Portugal* — Link.

«... le Portugal possède des hommes qui connaissent l'état actuel de la littérature. Il y a beaucoup d'excellentes têtes, mais il est difficile de trouver dans ce pays des savans profonds, qui cultivent les sciences uniquement pour amour pour elles. La raison pour laquelle cette université est, en général si peu utile, n'est pas difficile à deviner. D'abord dans un pays où l'on est obligé de faire imprimer ses écrits sans rétribution et à ses dépens, ou, avec beaucoup de peine, à ceux du Roi, les auteurs doivent être bien rares. Mais d'où vient donc cette indolence

pour les sciences? et pourquoi la vente des livres ne compense-t-elle jamais les frais de l'impression? Une censure sévère, un tribunal de l'Inquisition, toujours redoutable pour les écrivains, suffissent pour éteindre toute ardeur pour l'étude». (cap. xxvi, p. 393-94).

k) *Voyage en Portugal* — Link.

«L'histoire littéraire a été presque entièrement négligée depuis l'ouvrage connu de Barbosa Machado... les *Memorias de litteratura portugueza* offrent beaucoup de traités sur l'histoire du pays, qui sont en partie faits avec soin et exactitude... La philologie est dans un triste état en Portugal... Lisbonne possède un savant très versé dans les langues orientales; c'est Fr. João de Sousa... il n'a, à ma connaissance, paru dans ce pays aucun écrit où des matières philosophiques aient été traitées avec une certaine distinction. Je ne me permettrai pas de manifester mon jugement sur l'état de la theologie en Portugal; mais il est évident que rien ne s'y fait ni ne peut s'y faire pour l'instruction religieuse et morale du peuple...

Les bons écrits de médecine qui paraissent, ne sont que des traductions faites de l'anglais. Les Portugais n'ont rien produit sur cet art; c'est cependant une erreur de croire que leurs médecins suivent absolument le routine des anciens, non plus que des Arabes... La nation ne semble s'attacher dans cette science exclusivement à aucun méthode; elle aime la nouveauté; mais le plus grand défaut de ses savans c'est d'être trop superficiels. Les Mathématiques ont été jusqu'à présent tout-à-fait négligées, ainsi que les autres connaissances qui exigent des études approfondies et solides. M. Stockler, auteur d'une Introduction à la théorie des fluxions, est très bon géomètre, quoiqu'il n'ait rien dit de nouveau pour les géomètres allemands dans son ouvrage. Dans les *Memorias da Academia de Lisboa*, on trouve quelques traités de mathématiques qui ne sont pas à mépriser, quoique cette compagnie savante ait naguères prêté matière à la critique en proposant pour sujet un certain probleme de mathématique très aisé à résoudre.

Stephano Cabral est encore dans ce pays au rang des géomètres distingués pour la pratique. L'étude de l'astronomie y languit entièrement depuis les dernières observations astronomiques insérées dans les *Memorias* de l'Académie; au moins cette société n'en a-t-elle publié aucune... Les observatoires de Por-

tugal sont entièrement dépourvus de instrumens nécessaires. Les livres de géographie qu'ont paru depuis le grand ouvrage assez célèbre de *Lima*, ne contiennent que de maigres extraits de celui-ci... Depuis Pombal on a cultivé l'histoire naturelle; seulement on a mis peu de jugement dans l'emploi des moyens... Pour la physique proprement dite, on n'a rien fait en Portugal, si nous en exceptons plusieurs traités non sans quelque mérite... l'économie rurale... science... sans contredit... qui dans ces derniers tems, a été la mieux cultivée en Portugal. Les *Memorias economicas* de l'Académie en sont la preuve... Voilà un court exposé du triste état des sciences dans un royaume le plus ignoré de tous les pays de l'Europe». (vol. II, cap. XXXVIII, p. 202 a 212).

1) *Rambles in Madeira and in Portugal in the early part of 1826*. — Londres, 1827.

«This is no literature; and I fear, not much information or education among the Portuguese of Madeira; that is, speaking generally; for individual exceptions have occurred to my own knowledge. Funchal does not even possess a bookseller's shop; and probably, very few books. Several of the men have travelled, and speak French or English; and these are perfectly intelligent and well-informed: the great mass, of course, have not this advantage; and of the ladies, in particular, very few, I believe, have thought it necessary to overlay their native attractions by the superogatory merits of what we call accomplishments. Dancing is perhaps the only one which is generally I do not believe that they are often musical.

I have always been at a loss to understand how they pass their time; the men in particular; for mere gossip is not commonly with them so complete a resource as with the livelier sex. Without politics or literature—not even a newspaper—without business of any kind—without sporting, or riding, or farming, or a theatre—how they manage to get through the livelong day, is to me yet a mystery» (cap. XVI, pp. 162 e 163).

«Perhaps one of the most direct and compendious modes which a stranger can use of judging of the literary or intellectual habits of a people, is the examination of their book-seller's shops. There are many of these in Lisbon; and the stores of some of them are larger than we expected; but estimated by this criterion, the result would not be favourable to the scholarship of the

Portugal... The Portuguese collection was always very meagre. We look over several catalogues without seeing a title that at all tempted us to inquire for the book itself. Even of their great poet, the editions were commonly from a French press; and the same was observable in most of the modern publications of any importance» (cap. VII p. 231 e 232).

m) *Voyage en Portugal* — Link.

«Il n'est pas facile d'engager un libraire, en Portugal, à publier un ouvrage relatif aux sciences, parce qu'il ne pourrait en débiter tout au plus que deux cents exemplaires. Le nombre des amateurs est trop petit, et on est trop accoutumé à puiser ses connaissances dans des ouvrages étrangers; de sorte que des hommes médiocrement instruits ne regardent même pas les traductions portugaises (qui d'ailleurs sont souvent fort négligées) lorsqu'ils peuvent se procurer l'original. Au reste l'étude des langues étrangères s'accroît tous les jours...» (vol. III, cap. IV, p. 210).

n) *Voyage en Portugal* — Link.

«Tous les livres qui traitent d'objets scientifiques, s'impriment ici aux frais du gouvernement. Le nombre des amateurs est trop petit, pour qu'un éditeur pût s'en tirer; aussi la littérature est-elle encore dans l'enfance. Il y a peu d'écrits, il n'existe aucune réputation littéraire bien établie. Rien ne peut aider les savans, que leurs liaisons avec les universités, etc. (cap. XX, p. 293).

«Académie de Géographie... Collège des Nobles... Academia Real dos Guardas Marinhas... Academia Real da Marinha Academia Real das Fortificações, ont toutes leurs professeurs (Lentes). Mais tous ces établissements sont sans activité. D'ailleurs, il y a encore à Lisbonne des professeurs salariés par le gouvernement, pour l'instruction de la jeunesse; ainsi ce ne sont pas les moyens, mais le choix des moyens qui manque. Le principal défaut, c'est qu'on n'a pas encore acquis le goût des sciences, ou qu'on ignore l'art de l'inspirer». (cap. XX, p. 294 e 295).

«A entendre l'Almanach Royal, il existe à Lisbonne une grande quantité de collections d'histoire naturelle, des laboratoires chimiques et des jardins botaniques; mais il ne faut pas trop

s'y fier. Plusieurs de ces établissemens ne méritent pas la moindre attention... Toutefois, le cabinet d'histoire naturelle à *Ajuda* mérite d'être vu: il ne soutient pas, à la vérité, la comparaison avec celui de Paris, ni même celui de Madrid; il est petit, aucune partie n'y est complète; on y trouve moins d'objets relatifs au Brésil, qu'on ne devrait s'y entendre: cependant on y remarque plusieurs pièces importantes». (cap. xx, p. 297 et 298).

«Outre le Cabinet Royal, on trouve celui du marquis de Angeja, qui mérite d'être vu, à cause de quelques pièces principalement pour les diamans du Brésil, enfermés dans une mine de fer... A Lisbonne, il y a des observatoires au couvent des *Necessidades*, dans les deux Académies de Marine, et dans la *citadelle*. Mais on s'applique peu, dans ces observatoires, aux observations astronomiques, faute d'instrumens». (cap. xx, p. 302).

o) *Coup d'œil sur Lisbonne et Madrid* — Ch. Hautefort.

«Au moment où j'arrivai sur la place du Rocio je parlais avec un Portugais, homme de lettres, et de beaucoup d'esprit, de la rareté de livres qu'offre en général la littérature de son pays. Pour toute réponse, il me fit retourner, et m'indiqua du doigt la terrible résidence du Saint-Office» (p. 16).

p) *Coup d'œil sur Lisbonne et Madrid, en 1814* — Ch. Hautefort.

«Une des occupations qui me flatta le plus à Lisbonne ce fut de visiter les bibliothèques qui ornent cette ville. Il y en a de fort bien composées en toute sorte d'ouvrage, à Notre Dame de Jesus, à Saint-Vincent de Fora et au couvent de Saint-François... Mais la bibliothèque la plus fournie en productions scientifiques et littéraires, c'est la bibliothèque royale... Je retournai plusieurs fois à la bibliothèque royale de Lisbonne et j'y trouvai continuellement beaucoup de monde occupé à lire et à travailler, et infiniment de complaisance de la part des personnes employées dans cet établissement utile. Je ne puis pas assez me louer des procédés aimables de M. da Costa Macedo à mon égard. Joignant à beaucoup de lumières des connaissances variées et une critique judicieuse; il sut rendre fort intéressans les divers quarts-d'heure que je passai avec lui et me les rappeler sera toujours pour moi un nouveau plaisir». (p. 48 à 53).

q) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798. (J. B. Carrère).

«Lisbonne a une académie royale des sciences: c'est un grand nom qui en impose. Lisbonne a donc des savans et un lieu où l'on honore, où l'on cultive les sciences... *Risum teneatis amici*; ce n'est qu'un bâton qui flotte dans l'eau, qui, aperçu de loin, paroît quelques fois un gros bateau. Cette académie est un composé monstrueux de personnes qui ne savent et ne doivent rien faire de personnes qui ne savent et ne veulent rien faire et de personnes qui se démènent beaucoup pour avoir l'air de faire, et qui ne font pas plus que celles qui ne font rien». (p. 247 e 248).

«Depuis quelques années que l'académie des sciences de Lisbonne existe, elle a fait différens travaux qui sont bien connus des savans de toutes les nations. Elle renferme dans son sein des hommes très instruits, et il est peu de savans en Europe qui réunissent autant de talens, autant de facilité que l'abbé Correa, secrétaire de cette compagnie. On compte parmi ses membres Vandelle... Velloso... (Note de l'éditeur p. 252).

r) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798; (Carrère).

«... ce grand nombre de maîtres, cette variété de leçons, cette diversité d'établissmens, annoncent une instruction complète; mais, en examinant la chose de près, en pénétrant dans ce prétendu sanctuaire des sciences, on n'y trouve qu'une écorce superficielle; on n'y trouve qu'un corps boursoufflé, quoique maigre, sec, décharné, sans âme; sans vie, qui n'est animé que par la pédanterie, qui n'est dirigé que par le préjugé, qui ne se soutient que par la prévention nationale, qui n'en impose que par sa morgue et son orgueil.

En réformant cette université, on a conservé son ancienne forme, et on en a perpétué les inconvéniens; on a conservé une partie de son ancien régime, et on en a perpétué les abus; on a conservé une partie de ses anciens maîtres, et on en a perpétué l'esprit, de mode et des principes; on a pris les nouveaux maîtres parmi ses élèves, et on en a perpétué les préjugés. On a confié les nouveaux établissemens à des nationaux qui ne savent que ce qu'ils avoient appris dans les anciennes écoles de cette antique université, qui étoient nourris des principes qu'ils y avoient puisés, qui étoient imbus des préjugés qu'ils y avoient reçus, qui étoient dépourvus des connoissances nécessaires pour diriger des établissemens absolument nouveaux pour eux et pour

le Portugal, qui n'avoient ni le talent, ni la volonté, ni le courage de concevoir de nouvelles idées, d'établir de nouvelles opinions, de soutenir de nouveaux principes, de propager une nouvelle doctrine.

On n'y a appelé aucun maître étranger; on n'y a rien fait pour encourager des élans du génie, pour animer et soutenir les efforts d'une imagination heureuse, pour protéger l'homme de talent». (p. 243 a 245).

s) *État présent du royaume de Portugal*; (Dumouriez). — Paris, 1797.

«... rien n'est malheureusement plus borné en Portugal que les lettres et les arts, et les moyens d'y faire des progrès.

L'université de Coimbre, la mère des savans en Portugal, est une école barbare, remplie de tous les préjugés scolastiques; on n'y connoît que la philosophie d'Aristote, arriérée de dix siècles, hérissée de tous les sophismes théologiques des premiers savans de l'ère chrétienne et de toutes les subtilités honteuses, déraisonnables et absurdes de l'école et de la pédanterie. Cette université contient plus de 4000 écoliers, qui passent leur vie dans la dissipation et l'ignorance:... les lettres et la librairie sont en fort mauvais état en Portugal, quoique cependant ce peuple ait de l'esprit et de la disposition; mais il a été fort longtemps sans application, il l'est encore, et ce n'est que depuis quelque tems que les jeunes Seigneurs commencent à se jeter dans la littérature; ils sont passionnés surtout pour Voltaire, Rousseau et la nouvelle philosophie: presque tous ces livres sont traduits en portugais». (Livro IV, cap. IV, p. 201 e 202).

t) *Croquis de Voyage* — Armand Dayot. Paris, 1887.

«La bibliothèque de l'Université qui fut fondée de 1706 à 1730 sous le règne de João V, mérite d'être visitée. Les décorations picturales du plafond sont assez remarquables. Malheureusement les livres sont peu nombreux, et je crois volontiers que l'insistance fatigante avec laquelle les gardiens veulent faire admirer aux visiteurs les sujets décoratifs traités par les peintres n'est motivée que par le desir de détourner leur attention des rayons et des étagères à moitié vides. En 1830 elle possédait encore plus de 50.000 volumes parmi lesquels un grand nombre de manuscrits richement ornés par les *iluminadores* les plus cé-

lèbres du royaume. On m'a affirmé que le fonctionnaire peu scrupuleux auquel fut attribué à cette époque l'administration de la bibliothèque vendit à des particuliers les plus précieux des volumes confiés à sa garde. Aussi cette riche collection est aujourd'hui dispersée en grande partie aux quatre coins du monde». (257 e 258).

a) *Voyage en Portugal* — Link.

«... son cabinet d'histoire naturelle est peu considérable, et ne contient que très peu de choses remarquables... Mais la collection d'instrumens de physique est précieuse; il y en plusieurs faits en Angleterre. Ceux qui ont été construits en Portugal sont, la plupart, faits de bois de Brésil et dorés. Cette collection est, en général, une des plus brillantes. Ce cabinet est précieux pour tout ce qui concerne la mécanique, mais il est très pauvre en machines électriques. Le laboratoire de chimie est également bon, vaste et bien éclairé. Outre tout ce qui appartient à un laboratoire, y il a aussi des instrumens pneumatiques et une collection d'appareils chimiques, d'après la nouvelle nomenclature antiphlogistique. On y trouve encore une collection d'instrumens de chirurgie.

La bibliothèque publique est établie dans une église qui, pour l'intérieur, n'a pas souffert que peu de changemens. On ne juge pas trop bien d'une bibliothèque, quand on ne peut parcourir son catalogue. Le nombre de volumes est considérable, et pour en juger par ce qu'en dit le professeur de botanique Brotero, elle a beaucoup de nouveaux livres, dont les étudiants font un grand usage.

L'observatoire est bien construit et bien situé dans la partie supérieure de la ville; il est commode et bien distribué, mais il manque de beaucoup d'instrumens» (vol. 1, cap. xxvi, p. 387 e 389).

«M. de Lach a prouvé, par des relations du chevalier *Araujo*, que j'avais en tort de dire que l'observatoire de Coimbre manquait d'instrumens. Je suis cependant obligé d'affirmer que cet observatoire me parut plutôt être une chambre de parade, qu'un cabinet de travail; et par cette raison, j'ai pu ne pas remarquer tous les instrumens qui s'y trouvaient; il en était de même des instrumens de physique. Nous désirâmes avoir des baromètres pour faire à Coimbre de observations, qu'on aurait pu comparer ensuite avec celles que nous avons dessein de faire sur le Gerez et l'Estrella; sur-tout avec ce dernier, parce que Coimbre est

presque située au pied de l'Estrella. Le professeur de physique nous présenta un baromètre portatif de Hurter; mais il s'y prit si maladroitement, que sans le secours du comte de *Hoffmansegg*, qui connaît fort bien les instrumens de physique, le mercure aurait été répandu. Il paraît que ce fut pour la première fois que l'on sortit ce baromètre de son étui. J'ai encore quelques notions à donner sur les institutions littéraires particulières en Portugal; «je les réserve pour une autre occasion». (vol. III, p. 217 e 218, cap. IV).

«Le jardin des plantes n'est pas très vaste; les serres sont petites, mais par les soins de l'inspecteur du jardin, Don Feliz de Avellar Brotero, professeur de botanique cet établissement a été supérieurement bien arrangé... Il est certain qu'aucun amateur d'histoire naturelle ne visitera ce jardin sans fruit et sans plaisir» (vol. I, cap. XXV, p. 289).

«Il y a, il est vrai, plusieurs excellens professeurs dans ces écoles; mais ils n'ont pas toute l'influence que l'on désirerait sur les progrès de l'instruction, il faut sans doute l'attribuer à quelque cause qui lui est étrangère» (cap. IV, p. 212, vol. 3 — *Hoffmansegg*).

IV

Situação literaria e artistica

a) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798 (J. B. T. Carrère).

«La statue equestre du roi Joseph I s'élève au milieu de cette place... Le piédestal est très massif; ses ornemens sont lourds, sans goût, sans grace, sans agrément. La statue et le cheval sont d'une exécution médiocre, sans grace et sans magesté; cependant cet ouvrage fait honneur à l'artiste; celui-ci l'a exécuté sans être sorti de son pays, sans avoir jamais eu de maître, sans avoir jamais vu de modèle, uniquement par un effort heureux de son génie, dirigé par une application bien entendue des préceptes qu'il avoit puisés dans les livres de l'art ⁽¹⁾» (pp. 28 e 29).

(1) Cet homme de mérite a voulu aller perfectionner ses talens auprès de quelques grands maîtres, à Paris et à Londres; le gouvernement lui a défendu de sortir de Portugal, c'est ainsi qu'on y protège, qu'on y encourage les arts, qu'on y travaille.

b) *Travels in Portugal* — James Murphy. Londres, 1795.

«When we consider the humble state of the arts in Portugal, and the difficulty of executing such a magnificent statue, we must allow that the great praise is due to those who had the conducting of it». (Equestrian statue of Joseph I p. 151).

c) *Travels in Portugal* — J. Murphy. London, 1795.

«In very thing that constitutes the ornamental or the elegant, the principal Entrance certainly stands unrivalled by any other Gothic frontispiece in Europe» (p. 35).

d) *Travels in Portugal* — J. Murphy. London, 1795.

«Lisbon Aqueduct... may be justly considered one of the most magnificent monuments of modern construction in Europe; and in point of magnitude, is not inferior, perhaps, to any Aqueduct the ancients have left us». (p. 179).

e) *Croquis de voyage* — Armand Dayot. Paris, 1887.

«Il y aurait de l'exagération à avancer avec certaines personnes que l'église de Batalha est le plus beau monument d'architecture existant, mais elle peut certainement être considérée comme un de ses spécimens les plus purs et les plus séduisants!» (p. 297).

f) *Voyage en Portugal* — Link.

«Dans tout Lisbonne on ne doit pas chercher un morceau d'architecture remarquable, ni dans les maisons des particuliers, ni dans les batimens publics, quoiqu'on en puisse citer quelques-uns comme passable... Parmi les églises même, il n'en est pas une d'un bon stile; elles sont toutes petites et pauvrement décorées». (cap. vx, p. 226).

g) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798; (Carrère).

«Les arts sont encore dans l'enfance en Portugal; on y chercheroit vainement un artiste, même médiocre». (p. 266).

«Le seul édifice public qui mérite d'être vu, est hors de Lisbonne; c'est un superbe aqueduc, destiné à porter l'eau dans cette ville; il a été construit sous le roi Jean V. Il fait honneur au règne de ce prince et aux architectes qu'en dirigèrent la construction; il réunit la magnificence et la beauté à la hardiesse et à la solidité de l'exécution» (p. 37).

h) *Souvenirs d'une Ambassade* — Duchesse d'Abrantes. Paris, 1837.

«Une remarque général à faire sur le Portugal, c'est à quel point ses habitants connaissent peu les beaux-arts; ils n'en ont aucunement le sentiment». (vol. II, p. 180).

i) *Nouvelle Geographie Universelle* — W. Guthrie. Paris, 1802.

«La littérature portugaise est loin de pouvoir occuper un rang distingués parmi celle de l'Europe. Quand on a nommé *Luis Camoens*, et en seconde ligne João de Barros, auteur de *decades d'Asie*; *Osorio*, qui a donné l'histoire du roi Emmanuel, *Luis de Sousa*, *Bernardo de Brito*, le comte d'*Ericeira*, autre historien et le prédicateur Mascarenhas, on ne trouve plus guère que des productions que la raison désavoue autant que le bon goût... Quant à leurs auteurs dramatiques, il ne méritent guère d'être cités. Ils ont cependant un *Diaz Baltazard*, dont ils font quelque cas; un *Gil Vicente*, qu'ils regardent comme leur Plaute; un *Antonie Joseph*...» (p. 113 e 114).

j) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798; (Carrère).

«Les Portugais ne sont pas plus avancés dans la littérature que dans les sciences; les mêmes obstacles, les mêmes entraves en empêchent les progrès. Leurs idées et leur style se ressentent de la contrainte qu'on lui impose... Leur Camoens a laissé une grande place à remplir... Les Portugais écrivent très peu; ils traduisent beaucoup plus qu'ils n'écrivent: ils s'approprient ainsi les ouvrages des autres nations; mais dans leurs traductions les ouvrages originaux sont également mutilés et rendus méconnaissables, en passant par le terrible creuset de la censure. (p. 245 e 247).

k) *Voyage en Portugal* — Link.

«On ne connaît, dans ce pays, ni journaux littéraires, ni ceux qui rendent compte des ouvrages qui ont nouvellement paru; les éditeurs des ouvrages nouveaux se contentent de les annoncer simplement dans la *Gazeta de Lisboa*... Malgré le grand nombre d'établissements littéraires qui existent à Lisbonne; on ne voit point paraître d'écrits de circonstance... la majorité des écrits qui se publient à Lisbonne, ont pour objet, soit la dévotion, soit la poésie... Dans les odes et les chansons, surtout dans les pièces légères et sentimentales, on trouve plusieurs excellens morceaux... On voit très peu de drames originaux; la plupart ne sont que des imitations ou des traductions de poésie françaises; mais principalement italiennes... Les romans portugais sont mal conçus et bien inférieurs à ceux des Espagnols; on n'a encore traduit que quelques anciens mauvais romans des Français et plusieurs très médiocres des Anglais». (vol. II, cap. xxxviii, p. 186 à 190).

l) *Histoire de la littérature étrangère* — Alfred Rougeault. Paris, 1876.

«Le Portugal... a... la gloire d'avoir ouvert, avec Gil Vicente, la carrière dramatique au reste de l'Europe, puis que, dans aucun pays, au commencement du seizième siècle, on n'aurait trouvé un théâtre qui eût autant d'invention, de naturel et de vraie poésie» (vol. III, p. 463).

«La littérature portugaise, assez pauvre en illustrations littéraires, a pourtant un poète qu'elle peut opposer aux plus grands, aux plus glorieux des autres pays: ce poète est Louis de Camoens (1525-1579), l'auteur des *Lusiades*» (vol. 3.^o, p. 465).

m) *Portugal of Portuguese* — Aubrey Bell. London, 1915.

«The Portuguese have reason to be fond of their literature which, though it does not abound in masterpieces of the first order, possesses a very large number of works, in verse and prose, of conspicuous merit and deserving to be far better known, both in Portugal and abroad». (cap. VIII, p. 133).

V

Grandeza — Decadência — Ressurgimento

a) *Les trois âges des colonies.* — M. de Pradt. Paris, 1802.

«Les Portugais sont aux colonies les aînés de tous les Européens, dont ils semblent être les cadets par-tout ailleurs. Ce peuple, presque imperceptible aujourd'hui en Europe par sa position et la petitesse de sa population et de son territoire, fut le premier à soupçonner et à constater l'existence de terres inconnues dont la découverte pouvoit servir à l'utilité de l'Europe... le Portugal parcourut à pas de géant la carrière dans laquelle il venoit d'entrer; il porta au milieu des nations de l'Afrique et de l'Asie, un heroïsme de valeur et de vertu, qui les frappant à-la-fois d'étonnement et de respect, leur inculqua profondément l'opinion de la supériorité des Européens, et prépara efficacement les succès qu'ils n'ont cessé depuis d'obtenir au milieu d'elles... Vasco de Gama, Ataïde, Castro, et sur-tout Albuquerque, firent éclater au milieu des peuples de l'Afrique et de l'Asie, des vertus et des talens comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus recommandable et de plus grand. En contemplant leurs hauts faits, on se croit revenu aux temps héroïques et les merveilles de la fable palissent devant les miracles avérés de leur histoire; fils ennoblissent à-la-fois le nom de l'Europe et de leur propre nation... » (vol. I, cap. II, p. 26 à 28).

b) *Éléments de l'histoire du Portugal.* — A. Serieys. Paris, 1805.

«Les Portugais furent les premiers navigateurs de nos temps modernes... Ce peuple ouvrit l'univers, qui depuis la création avait été fermé. Il joignit ensemble toutes les parties du globe. Cette réunion est un des plus grands évènements de notre monde, tout par l'influence qu'il eut sur les rois que par la révolution qu'il causa chez les hommes». (p. 14).

Les Portugais surpassèrent les premières nations du monde dans cette gloire qui tire sa source des obstacles vaincus et des difficultés surmontées. Jamais peuple, à l'exemple des Romains,

ne prépara la guerre avec tant de prudence et ne la fit avec tant d'audace. Une des causes de la prospérité des Portugais dans les Indes, fut que ses premiers amiraux furent tous de grands généraux. On ne trouve point ailleurs dans l'histoire une telle suite d'hommes d'état et de tels capitaines... Le Portugal se fraya un chemin à la grandeur, parce que ses vices-rois furent tous de grands citoyens. Gama, Albuquerque, Lopes, Soares, Castro, Garcia, de Sá, Ataydes, Thomas de Sousa, sept grands hommes qui, par un grand bonheur, se succédèrent, élevèrent le Portugal au-dessus de tous les autres états de l'univers». (p. 29).

c) *The discoveries of Prince Henry.* — Richard Henry Major. London, 1877.

«When we see the small population of a narrow strip of the Spanish Peninsula, limited both in means and men, become, in an incredibly short space of time, a mighty maritime nation, not only conquering the islands and Western Coasts of Africa and rounding its Southern Cape, but creating empires and founding capital cities at a distance of two thousand leagues from their own homesteads, we are tempted to suppose that such results must have been brought about by some freak of fortune, some happy stroke of luck. Not so: they were the effect of the patience, wisdom, intellectual labour, and example of one man (D. Henrique), backed by the pluck of a race of sailors who when we consider the means as their disposal, have been unsurpassed as adventures in any country or in any age». (pag. vii e viii).

d) *Le Portugal et le Saint-Siège* — Marquis Mac Swiney de Mashanaglass. Paris, 1904.

«Le xv siècle pourrait, à juste titre, être appelé le *siècle des Portugais*; en effet, c'est au merveilleux esprit d'entreprise, à l'énergie sans bornes, au courage indomptable de ce petit peuple, que le XV siècle doit l'étincelante auréole dont est entouré son souvenir. On a beau fouiller l'histoire des siècles précédents, depuis la chute de l'empire romain, ou celle des siècles suivants, on ne trouve aucune époque où la civilisation ait reçu un développement aussi considérable par les oeuvres d'un seul et même peuple». (vol. III, cap. I, p. 1).

e) *Histoire des Indes*. — Abbé Raynal. Geneve, 1762.

«Il n'y avait pas quarante mille Portugais sous les armes, et ils faisaient trembler l'empire de Marve, tous les barbares d'Afrique, les Mammelus, les Arabes, et tout l'Orient, depuis l'isle d'Ormuz jusqu'à la Chine. Ils n'étaient pas un contre cent; et ils attaquaient des troupes, qui souvent avec des armes égales, disputaient leurs biens et leur vie jusqu'à l'extrémité. Quels hommes devaient donc être alors les Portugais, et quels ressorts extraordinaires en avaient fait un peuple de héros?» (tom. 1, p. 119).

f) *Portugal in 1820*. — Londres, 1827; (General Brown).

«From the days of Vasco da Gama, and the fruits of his happy temerity in doubling the Cape of Good Hope, Portugal had never relied on her own productions as adequate sources of national wealth. Invited as she had been by the discovery of a commercial resort, hitherto inaccessible to European navigation, and enriched by the vast treasures thus placed within her grasp, her enterprizing spirit of foreign speculation had superseded the exertions of domestic industry, and abundantly repaid itself. Nor did the subsequent superiority of the Dutch, in the same quarter, repel this excursive inclination; for although the East no longer supplied her with a valuable monopoly, a new mine of wealth, that appeared inexhaustible, had been opened in the West; and Brazil proved to her a second India. The abundant and varied produce of this South American possession found its emporium in Lisbon, and entered the Tagus, to be thence scattered over Europe while every part of Portugal derived its full share of these advantages, and flourished in the prosperity of the capital. Hence it is evident how severe a shock must have been given to the mother country, when the Brazilian ports were thrown open to the direct commerce of Europe, diverting the rich tide of merchandize into other channels, and leaving that comparatively dry, which had so long been fertilized by its exclusive course». (cap. 1, p. 4 a 6).

g) *Lettres écrites en Portugal*. — 1780.

«On voit ce royaume, qui autrefois tenoit un rang distingué en Europe, réduit, pour ainsi dire, à rien; un état qui, après

avoir formé de grands établissemens dans les différentes parties du globe, se trouve n'en point avoir chez lui; une nation, qui, après avoir porté ses conquêtes dans un nouvel hémisphère, se voit privée de sa propre souveraineté; les richesses de ses conquêtes étant la cause même de ses besoins domestiques». (Carta 2, p. 8).

h) *Adrien Balby. Essai Statistique sur le Royaume de Portugal.* — Paris, 1822.

«Il s'en faut encore de beaucoup que les Portugais soient au niveau des Français, des Anglais, des Allemands, des Danois, des Italiens ou des Suedois, pour tout ce qui regarde les fabriques, les manufactures, le commerce, la navigation, l'agriculture, les arts et les différentes branches de l'administration... Ils sont de beaucoup plus avancés en ce moment qu'ils ne l'étaient il y a quarante ans». (pag. XIX).

i) *Histoire moderne* — Georges Weber. Trad. do alemão por Jules Guillaume, 1875.

«Sous Jean III (1521-1557), fils d'Emmanuel le Grand on poursuivit les voyages de découvertes dans l'Inde; la Géographie fit des progrès et le commerce portugais fut étendu. Mais la richesse facilement acquise, sans que l'industrie marchât d'un pas égal montra bientôt ses suites funestes; car tandis que les trésors de l'Inde s'entassaient dans quelques fouilles, la masse de la nation était livrée à la paresse et à la misère; et comme, en outre, les jésuites favorisés par le roi, et l'inquisition toujours active imposaient leurs chaînes spirituelles au peuple et détruisaient toute son énergie, le Portugal perdit en quelques années son ancienne prospérité. Les droits et les libertés succombèrent, comme en Espagne, à la monarchie absolue et à la hiérarchie; le peuple fut tenu en tutelle et l'on vit disparaître les sentiments héroïques qui lui avaient autrefois inspiré tant de nobles exploits». (p. 182-183).

j) *Le Portugal et ses colonies.* — Charles Vogel. Paris, 1860.

«... les Portugais avaient la renommée d'un peuple actif, entreprenant, chevaleresque entre tous, chez lequel l'agriculture et l'industrie, la navigation et le commerce florissaient et n'étaient

pas moins honorés que la poésie et les sciences. L'épuisement causé par des entreprises trop vastes peut-être pour les forces du pays, l'habitude contractée de bonne heure de vivre sur la richesse des colonies, le joug oppressif de l'Eglise et son intolérance, la calamité de la domination espagnole, la dépendance de l'Angleterre dans laquelle le Portugal tomba ensuite, et le manque de relations avec les autres peuples, qui s'explique par le fait de cette longue dépendance, par la situation géographique du pays, à l'extrémité du continent européen, et par d'autres raisons encore, toutes ces causes réunies, en plongeant la nation dans l'oisiveté, l'ignorance et la superstition, concoururent à miner aussi de toutes parts les bases de sa prospérité économique». (cap. III, p. 48).

k) *Discours sur l'histoire*. — Comte d'Albon. Genebre, 1782.

«Les Nations brillantes s'eclipsent; on les voit ensuite reprendre leur éclat et le perdre de nouveau; telles sont les vicissitudes humaines, telle est en raccourci l'histoire du monde, telle est celle des Portugais: ils n'ont en Europe que des possessions très bornées pour l'étendue. Actifs, prudents, braves, bons marins, ils poussèrent bien loin leur navigation, multiplièrent leurs conquêtes en Afrique et dans les deux Indes, formerent de riches établissemens: leur commerce s'ouvrit rapidement; il devint immense, et versa dans leurs mains tous ses trésors... L'opulence attaqua les mœurs... Heureux et riches ils ne tarderent pas à se montrer vains, fiers, presumptueux, durs, intraitables... leur caractère s'altera, leurs bonnes qualités se dissipèrent ou s'affaiblèrent; leur amour pour le travail s'éteignit; ils perdirent le goût de l'industrie; le soin du commerce ne les affecta plus; ils se virent bientôt forcés de se borner aux nécessités de la vie, eux qui auparavant jouissoient du privilège d'un procurer aux autres les commodités; ils s'écoula peu d'années, et presque tous les fruits de leurs anciens travaux passerent à des mains étrangères pour ne plus revenir dans les leurs». (p. 201 à 205, t. IV)

l) *Histoire des littératures étrangères*. — Alfred Rougeault. Paris, 1876).

«... Almeida e Albuquerque fondèrent cette vaste domination coloniale qui donna au commerce portugais tant de deve-

oppement et de richesses. Grandeur demesurée, dangereuse, éphémère, qui déplaça les forces vives de la nation, lui fit négliger ses ressources intérieures, son agriculture, et fut pour elle, comme l'Espagne, une source de faiblesse et de rapide décadence». (vol. III, p. 449).

m) *Histoire des littératures étrangères*. — Alfred Rougeault. Paris, 1876.

«La force virile de la nation avait fait place à une sorte d'épuisement; la prospérité, la richesse avaient engendré la mollesse et la nonchalance; on oublia l'agriculture et même le commerce; le travail paraissait moins un honneur qu'une marque d'avilissement. Les colonies furent négligées du moment qu'on en eut épuisé les richesses qui procuraient des jouissances; on exploitait les naturels du pays sans chercher à établir les bases d'une colonisation durable». (vol. III, p. 496-497).

n) *Lettres écrites de Portugal sur l'état ancien et actuel de ce royaume*. — Londres, 1780; (Philadelphie Stephens).

«On ne peut pas alleguer... l'opinion bizarre, que les peuples du midi manquent absolument de l'activité d'esprit nécessaire. Les annales de Portugal démentent ce préjugé; et les Tyriens ainsi que les Carthaginois nous fournissent un exemple du contraire. Nous devons donc en chercher la cause dans la forme du gouvernement, plutôt que d'attribuer ce défaut au climat. Quelque étrange que puisse paroître l'assertion, on ne peut nier que le Portugal ne se trouve encore dans un état d'enfance, pour ne pas dire de barbarie, au milieu des nations les plus policées de l'Europe. Avec la chute de leur commerce, les Portugais on perdu l'esprit d'industrie, la connoissance des arts, l'exercice de leur raison, et jusqu'aux principes de la saine politique». (Carta 3, p. 13).

o) *Brazil, the River Plate and the Falkland Islands*. William Hadfield. — Londres, 1854.

«... Portugal possesses a deep interest from the great deeds of its early navigators, already slightly adverted to. None who sympathize with the noble qualities the mention of their heroic names conjures up can fails to deplore that the spirit of Vasco

da Gama, Cabral, Camoens, and many others, has not descended to succeeding generations rendering the land their genius and patriotism had adorned what might yet be made under an enlightened government viz., one of the most prosperous countries in Europe». (p. 49).

p) *Éléments de l'histoire du Portugal*. — A. Serieys, Paris, 1805.

«... l'ardeur, la bravoure et le courage des Portugais s'affaiblirent... Ce peuple changea lorsqu'il s'accoutuma à prendre la richesse pour une vertu, et à regarder la pauvreté comme un vice». (p. 41 e 42).

q) *Le Portugal et ses colonies*. — Charles Vogel, Paris, 1860.

«Une ferme consistance, de fortes traditions, la conscience nette de leur rôle et des vues claires pour l'avenir, font encore en partie défaut aux divers éléments dont se compose la société portugaise». (cap. VI, p. 121).

r) *Histoire du Portugal*. — Auguste Bouchot, Paris, 1854.

«Quelque tristesse que puisse inspirer la situation actuelle du Portugal, l'histoire de ce petit royaume n'en demeure d'ailleurs pas moins l'une des plus dramatiques et même des plus merveilleuses. L'Empereur ⁽¹⁾ avait eu soin d'en recommander l'étude dans ses lycées. Il y trouvait, avec raison, une excellente école d'enthousiasme et d'héroïsme pour ces jeunes générations qu'il entraînait à sa suite dans toutes les capitales de l'Europe». (p. III).

s) *Portugal of Portuguese*. — Aubry Bell, London, 1915.

«... against the nation of those who say that Portugal is dying, slowly dying, it is necessary to enter a strong protest. If reference is made to Portugal's future «But has Portugal a future?» ask these sceptics. And the answer is that she has not only a future but a great future. She is in the fortunate position

(1) Napoleão I

of having accomplished great deeds and having great deeds to accomplish. By no means *un peuple qui s'en va*. Rather *un peuple qui revient*. For, in the sixteenth century, Portugal may be said to have conquered a whole world and lost her own soul. The reverse process is now before her: to begin with Portugal's own development and prosperity and so work outwards, and no one will contend that to convert Portugal from its miserable state into a flourishing and contended country will not merit all the praises won by Portugal's discoveries and conquests of yore». (cap. xiv, p. 238).

t) *Le Portugal et ses colonies*. — Angel Marvaud. Paris, 1912.

«En insistant sur les éléments de vitalité incomparables que possède l'État lusitanien, tant dans la métropole que dans ses riches possession coloniales, nous avons voulu montrer que son relèvement doit précéder, avant tout, de son développement économique. Ce relèvement suppose, il est vrai, une correction radicale des mœurs publiques, tant que de celles des individus». (Conclusions — p. 325).

u) *Le Portugal inconnu*. — Leon Poinsard. Paris, 1910, Science sociale, (Março, Abril, Outubro e Novembro).

«La race lusitanienne a été profondément désorganisée, et tous ses embarras actuels viennent de là. Mais elle porte en elle-même les qualités nécessaires pour son relèvement, quand elle saura le vrai sens des choses et voudra prendre la peine de travailler en connaissance de cause à sa propre réorganisation, elle obtiendra certainement, et dans un espace de temps relativement court, des résultats considérables». (p. 6).

VI

Exercito — Marinha — Engenharia — Colonias ⁽¹⁾

a) *Voyage en Portugal — depuis 1797 jusqu'en 1799.* — M. Link, trad. de l'allemand. Paris, 1803.

«L'état si bien ordonné de l'armée portugaise, est tout-à-fait l'ouvrage du *comte de Lippe*, de cet homme extraordinaire, dont le souvenir est cher encore à chaque habitant du pays. Qui ne connaît pas o *Conde de Lippe*, dit simplement o *Gran Conde*! La nation entière lui paie un juste tribut d'estime et de vénération; elle le reconnaît pour le créateur de son armée... Les troupes portugaises sont assez bonnes; je connais plusieurs régimens bien exercés, et manœuvrant supérieurement. On pourrait même les comparer aux corps des armées les mieux disciplinées... Les six régimens qui ont marché contre les Français dans le Roussillon, à l'époque de la dernière guerre, se sont comportés d'une manière irréprochable; et dans une surprise, où il n'entra point de leur faute, ils se battirent en braves: les *Emigrés* sous les ordres du marquis de Saint-Simon, et les *Espagnols*, s'accordent en ceci. En un mot, il ne manque à ces soldats que des officiers et des généraux, tels qu'étaient autrefois *Albuquerque*, *Pacheco*, *da Cunha*, etc. On trouve cependant dans l'armée portugaise quelques officiers instruits et braves...» (cap. xii, p. 175 a 177).

b) *Voyage en Portugal.* — Paris, 1798; (Carrère).

«Les troupes portugaises sous les armes n'ont aucune apparence; il n'y en a point qui aient moins la tournure martiale. Les hommes sont petits, mal tournés, souvent rabougris, plus souvent encore cagneux; ils sont mal habillés, mal chaussés mal montés, encore plus mal exercés; ils n'ont ni propreté dans la tenue, ni fierté dans le maintien, ni égalité dans la marche, ni légèreté dans l'action, ni précision dans les manœuvres». (p. 262).

(1) Os seguintes extractos da presente serie deviam ter sido distribuidos, sem os titulos que os encimam, pelas cinco secções anteriores, o que não se fez por um lamentavel equivoco. — P. A.

c) *Discours sur l'histoire.*—Comte d'Albon. Genebre, 1782.

«Un peuple de conquérans a cessé d'être un peuple guerrier: il n'a plus d'armées de terre, et n'est pas en état de prévenir les entreprises contre ses voisins; il n'est rien moins que redoutable sur mer; ses armées navales, qui autrefois portèrent si loin la terreur dans les trois autres parties du monde, ont disparues et n'ont jamais été remplacées: leur marine se réduit aujourd'hui à quelques vaisseaux de guerre, la plupart peu considérables et mal entretenus.

Les forces maritimes des Anglois couvrent elles seules le Portugal et en conservent les conquêtes: celui-ci est dans une dépendance entière de ceux-la; il le reconnoît, il se persuade même que sans eux, il ne pourroit plus subsister: sa conduite prouve assez qu'il est dans cette persuasion». (p. 219-220, t. IV).

d) *Personal memoirs and correspondance comprising a Narrative of the war for constitutional liberty in Portugal and Spain from its commencement in 1831 to the dissolution of the british legion in 1837.*—Londres, 1837, 2 vol. Colonel Charles Shaw.

«... the more I have seen of the Portuguese soldier, the more have I been led to respect him. Give the Portuguese regiments leaders, and nothing can withstand them». (xxvi, 370).

e) *Histoire de la guerre de la Péninsule.*—Général Foy. 1827-28.

«Les soldats portugais seraient devenus excellens dès qu'on l'aurait voulu; on pouvait aussi sans grande difficulté former des officiers passables, mais les chefs ne valaient rien». (p. 83 e 84). Le gouvernement portugais a tiré, à cette époque, peu de profit des militaires étrangers. On ne savait, ni s'en passer, ni s'en servir». (p. 87).

f) *État présent du royaume du Portugal.*—Hamburgo, 1797; (C. F. Dumouriez).

«Le corps des ingénieurs portugais est très mauvais, très mal composé et très ignorant; ils ne peuvent servir tout au plus qu'à régler du papier et numérotter un registre; c'est aussi à quoi on les employe souvent». (liv. III, cap. II, p. 122).

g) *État présent du royaume de Portugal.* — Hamburgo, 1797; (C. F. Dumouriez).

«Rien n'a été plus méprisable depuis un siècle jusqu'à-près la guerre de 1762, que le militaire portugais. Après cinquante ans de paix, après un tremblement de terre, des famines, enfin après une abominable conjuration; cette partie avoit été totalement négligée, et elle étoit tombée dans un état misérable. L'armée étoit composée d'environ huit à dix mille hommes moins que des paysans, sans uniformes, sans armes, demandant l'aumône, en faisant toute sorte de métiers pour vivre; les officiers de ces troupes étoient les valets, ou les ecuyers des colonels, continuant dans leurs emplois domestiques, servant leurs maîtres à table et montant derrière leurs voitures les jours qu'ils n'étoient pas de garde, c'est là, sans exagération, le portrait inimaginable de l'ancien militaire portugais, avant la guerre de 1762, et la venue du comte de Lippe dans ce pays, qui en a changé la face». (liv. III, p. 102).

«Les obligations que les Portugais ont aux étrangers depuis l'acclamation de 1640; ne peuvent être égalées que par leur ingratitude; ils paroissent avoir pour principe de les appeler en tems de guerre pour réparer les longues sottises qu'ils ont faites pendant la paix: l'ardeur et zèle militaire renaissent à l'arrivée de ces aventuriers. La guerre cessant, le zèle s'éteint, les épées se rouillent, les étrangers sont chassés, persécutés, meurent ou desertent, accablés par l'injustice, les dettes et la misère, et les Portugais retombent dans leur ignorance et leur engourdissement. Cette absurde conduite s'est déjà renouvelée plusieurs fois depuis l'époque que je viens de citer, il est probable qu'elle se renouvellera encore souvent». (liv. III, cap. 1, p. 103).

«Le soldat portugais est obeissant, patient, robuste, vif et adroit, mais il est paresseux, mal-propre et epilogueur; il est susceptible de devenir excellent avec du soin». (liv. III, cap. 1, p. 107).

h) *Relation d'un voyage fait en 1659, 1699, e 1697, aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brésil, etc.* — Froger, 1699.

«Les Habitans (S. Sebastião) sont propres, et d'une gravité ordinaire à leur nation; ils sont riches et aiment le trafic; ils ont grand nombre d'Esclaves noirs, outre plusieurs familles entières d'Indiens qu'ils entretiennent dans leurs sucreries, et à qu'ils ne

veulent pas ôter la liberté, comme étant naturels du País. Leurs Esclaves font pour la plupart toutes les affaires de la maison; ce qui les rend si mols et si effeminés, qu'ils ne daigneroient pas se baisser pour prendre eux-mêmes une épingle, dont ils auroient besoin. Le luxe est si ordinaire parmy eux, que non seulement les Bourgeois, mais même les Religieux peuvent entretenir des femmes publiques sans craindre la censure et les médisances du peuple, qui leur porte un respect tout particulier; l'impureté n'est pas le seul défaut de ces Moines impies; ils vivent dans une ignorance crasse; on en trouve très peu qui sachent le Latin... On trouve par tout le Bresil des legions de Cordeliers, de Carmes, et de Benedictins: mais ils se soucient peu de la conversion d'un nombre infini de pauvres Indiens, qui ne demendent qu'à être instruits des lumières de l'Evangile... Ce que je dis de ces faux Religieux ne doit en rien offenser ceux qui font leur devoir, puisque les invectives qu'on fait sur les libertins, ne font qu'augmenter le respect qu'on doit avoir pour ceux qui cherchent l'occasion de montrer leur zele, et de répandre leur sang pour la gloire de Jesus Christ». (p. 74 e 77).

i) *Le développement de l'Afrique.* — Arthur Silva White, trad. de l'anglais du Dr. Verrier et M.^{ele} S. Lindsay. Bruxelles, 1894.

«Depuis 1885, une légère tendance à l'amélioration s'est manifestée dans les possessions portugaises de la Guinée inférieure. Il est d'ailleurs extraordinaire que dans des contrées offrant tant de ressources, les progrès n'aient pas été plus sensibles. Dans leur ensemble, les colonies portugaises du monde entier sont un luxe très couteux pour la mère patrie, leur administration se soldant par un déficit annuel, et celles du continent africain, bien que les plus productives de toutes, ne font pas exception.

L'egoïsme et maladroite politique fiscale du Portugal est la cause principale de l'insuccès des colonies portugaises, et c'est la mère patrie qui en est la première victime. Sa position en Afrique est celle du «chien de la fable dans la mangeoire». Toutefois, si le gouvernement portugais déployait plus d'énergie et moins d'ambition, ses possessions pourrait non seulement se suffire à elles-mêmes, mais encore donner de beaux bénéfices au trésor de Lisbonne... Il est nécessaire cependant d'admettre le Portugal comme auxiliaire de l'Europe en Afrique; nous ne devons pas oublier tout ce que nous devons aux premières entreprises des Portugais». (cap. IX, p. 322 e 323).

j) *Les trois âges des colonies.* — M. de Pradt. Paris, 1802.

«... les Portugais ont... perdu presque sans combattre, ce qu'on a voulu leur enlever, et ne possèdent... plus que ce qu'on a bien voulu leur laisser. Ce peuple comme épuisé par les efforts qu'il fit pendant un siècle, est tombé dans un assoupissement lethargique: rien n'a pu l'emouvoir, ni l'en faire sortir. Partagé entre la superstition d'un bigotisme avilissant et les voluptés de son climat, il a oublié son ancienne gloire, et content de ses souvenirs, il n'a plus rien tenté pour rattacher sur son front quelque partie des lauriers qui ombrageoient la tête de ses pères.

Où sont-ils les descendants des Gama, des Albuquerque, des Castros, des Athaide, et de tant d'autres héros qui rendirent le nom portugais si redoutable et si illustre? Comment reconnoître la race, les rejettons des conquérans de l'Asie dans cette espèce dégénérée qui erre sur les établissemens encore subsistans du Portugal, et qui, semblable à des ruines, paroît n'être destinée qu'à y montrer les lieux où furent les établissemens portugais, plutôt que les lieux où ils sont encore...

Tandis que les autres Européens formaient à l'envoi, dans leurs arsenaux, dans leurs ports, tous les moyens de la puissance maritime, le Portugal se bornoit au plus étroit nécessaire dans cette partie, comme dans toutes les autres branches de son administration: les autres nations recherchoient par-tout l'extension et les bénéfices du commerce; le Portugal abandonnoit le sien à l'exploitation de l'Angleterre; il s'est mis en regie, et comme en tutelle sans cette puissance; il y végète, se bornant à être dans son intérieur une espèce de couvent, et au dehors un client de l'Angleterre, à entretenir chez lui des habitudes et une régularité à peu-près monacales, et à se tenir au dernier rang de la scène du monde.

Le Portugal est resté stationnaire au milieu de l'avancement de ses voisins; il n'a pas gradué sa marche sur leurs progrès, et à défaut de suivre leur pas, il a fini par en rester à une distance prodigieuse.

De pareilles dispositions ne sont pas propres à faire d'un peuple, le maître de colonies bien florissantes, ni bien puissantes; aussi dans quel état se montrent celles du Portugal! Celles d'Asie font horreur; ce sont les lambeaux de l'ancienne puissance portugaise; le Brésil lutte, par sa fécondité, contre l'incurie de la métropole, et opera le miracle d'en triompher. Le Portugal a dû la conservation de ses colonies, 1.^o à la protection de

l'Angleterre qui s'opposera toujours à laisser dépouiller par d'autres, l'état qu'elle exploite pour elle-même; 2.^o au voisinage de l'Espagne qui confine le Portugal en Amérique comme en Europe. L'Espagne n'est occupée que de se défendre elle-même, et de repousser les attaques de toutes nature auxquelles prêtent ses immenses possessions, au lieu d'en méditer contre les autres». (vol. II, cap. XI, p. 140 à 143).

k) *Portugal of Portuguese*.—Aubrey Bell. London, 1915.

«... the Portuguese do not seem to possess the energy and administrative ability needful to leaven the whole lump of lump of their possessions, in spite of the fact that they adapt themselves readily to new conditions and to extremes of climate, and are enterprising in ideas». (cap. XIV, p. 233).

VII

Finanças — Vias de comunicação

a) *Éléments de l'histoire du Portugal*.—A. Serieys, 1805. Paris.

«Comme l'or du Brésil ne faisait que passer en Portugal, et qu'il se répandait dans les autres états de l'Europe qu'il enrichissait, on ne saurait croire la révolution que cette augmentation de numéraire causa. La scène du monde politique changea entièrement. Des gouvernemens qui, par leur pauvreté naturelle, ne pouvaient rien auparavant, purent beaucoup après». (p. 70).

b) *État présent du royaume de Portugal*; (Dumouriez).

«On dit assez généralement que le trésor est rempli, que le Portugal est fort riche, et que ses revenus sont considérables; mais il me semble que les finances ne doivent pas être en bon état dans un royaume qui n'a ni agriculture, ni marine, qui vient d'essuyer un tremblement de terre qui a produit des banqueroutes considérables, et de soutenir une guerre qui lui a occasionnée de grandes dépenses; dont les colonies, qui sont sa partie essentielle et la source de ses richesses, sont si pauvres,

si mal administrées et si vexées, que les peuples trop foulés pourraient être tentés de deserter ou de se revolter si on n'y remédie au plutôt; surtout si l'on considère, que ce royaume at d'anciennes dettes, ⁽¹⁾ que ses richesses et surtout son or on passé jusqu'a présent par les mains des Anglois qui seuls en jouissent: enfin que les diamans qu'il possède en quantité son une richesse morte, et qui n'est point de circulation.

Le peuple portugais n'a que très peu d'impôts à payer, et cependant il ne vit pas dans l'aisance.

Avant le ministère du Comte d'Oeyras, il falloit ajouter à ces vices réels des finances du Portugal celui, plus terrible encore, de leur mauvaise administration... (liv. iv, cap. v, p. 216).

«Le commerce du Portugal ⁽²⁾ étant uniquement entre les mains des Anglois, et le Portugal manquant absolument de paturages et de grains, la dépendance de ce royaume est absolue, parce que l'Angleterre lui fournit toutes les denrées les plus nécessaires qui lui manquent». (liv. iv, cap. v, p. 214).

c) *Discours politique*. — Lisbonne, 1756; (Ange Goudar).

«En 1753 et 1754 il n'y avoit dans le royaume, pour toute richesse générale, que quinze millions tournois en espèces, encore cette somme existoit elle en grande partie en une monoye d'argent remplie d'alliage ⁽³⁾ que les Etrangers à cause de cela ne pouvoient point enlever; sans quoi il n'eut pas resté un sol dans toute l'étendue de cette Monarchie. Mais une chose bien extraordinaire, et qu'on aura de le peine à croire, c'est que le Roi de Portugal, ce possesseur des mines d'or les plus abondantes; ce Monarque que toute l'Europe croit si riche, et si pécunieux à la fin de l'année 1754, emprunta quatre cens mille écus à une confrérie pour subvenir à ses besoins.

Enfin, depuis dix ans le Portugal avoit fait banqueroute à la plupart des Nations de l'Europe. Il devoit cinquante millions tournois à l'Angleterre. L'Etat étoit devenu insolvable... Le Por-

(1) En 1752 et 1754 il n'y avoit dans le royaume que quinze millions de livres en monoye d'argent mêlée d'alliage. A la fin de 1754, le Roi de Portugal emprunta 400.000 écus; il devoit 50 millions aux Anglois.

(2) Étant d'un seul genre, l'objet de ce commerce.

(3) Cette monnoye s'appelle Cruzade.

tugal, comme on a vû, n'avoit ni Arts, ni Manufactures. Aucune des choses du premier besoin ne se trouvoient chez lui... Les Mines d'or produisoient annuellement environ soixante millions, et l'Etat en recevoit pour soixante-dix en Marchandises étrangères, par conséquent il ne restoit un sol de cette somme dans le Portugal, et ce Royaume se rendoit tous les ans débiteur de dix millions». (p. 42 e 44).

d) *Discours politique sur les avantages que les Portugais pourroient retirer de leur malheur. 1755.*

«La Providence m'ayant transplanté en 1752, dans ce royaume, je crus qu'elle m'avoit placé au centre du desordre politique de l'Europe.

Je trouvai une Monarchie épuisée par une suite de révolutions, troublée par des sectes cachées, apauvrie par ses propres richesses.

Un Peuple en proie à la plus grossière superstition, une Nation dont les mœurs la faisoient ressembler aux Barbares; un État gouverné par des usages Asiatiques; n'ayant d'Européen, que la forme; de Puissance, que l'ombre». (Prefacio, p. 3 e 4).

e) *Histoire générale.* — Lavisse e Rambaud.

«Avant 1834 le plus clair des revenus du royaume se partageait entre la couronne, les fidalgues, les majorats et l'Eglise; les cens seigneuriaux montoient parfois au quart du produit brut de la terre. Le clergé comptait un effectif de 30.000 personnes, avec un revenu de 33.336.000 francs; douze mille moines et religieuses peuplaient les 534 couvents du royaume. Les ordres militaires faisaient vivre 3000 employées et disposaient de 653 commanderies. Les fonctionnaires se gouvernaient à l'orientale, le capitão-mor était un véritable cadi; il recrutait à la fois des soldats pour l'armée et des filles pour son serrail. La plus grande partie des terres était inculte, l'élevage des bestiaux si peu avancé que les paysans ignoraient même l'art de faire le beurre et le fromage.

Les produits du sol ne suffisoient à faire vivre la population que pendant un tiers de l'année. Pour vivre pendant le reste du temps, on comptait sur l'or du Bresil». (vol. x, cap. vi, p. 263).

f) *Etat présent du Portugal*. — Hamburgo 1797; (C. F. Dumouriez).

«... L'Alentejo avec plus de trente rivières et des sources en quantité, est aride et manque d'eau vive; des marais d'eaux sauvages que les habitans y ont laissé croupir, sont une source perpétuelle de fièvre, de peste, de famine et de mortalité. La misère est le moindre des maux dont les Portugais se laissent accabler volontairement, plutôt que de travailler; restraints à un nécessaire presque insuffisant, ils rampent et languissent dans la crasse, la peine, l'ignorance, le malaise et la superstition: leur lache negligence leur fait rencontrer des maladies et les peines dans le plus beau pays du monde, et qui seroit le plus sain et les plus heureux s'il étoit mieux habité». (liv. 1, cap. VIII, p. 38).

g) *The Tagus and the Tiber*. — Londres 1852; William Edward Baxter.

«How prosperous might this country become if inhabited by enterprisig, and ruled by honest men; instead of those whom Byron stimagtises as —

«A nation swoln with ignorance and pride»

Then might the Tagus become once more celebrated as rolling over sands of gold. At present, what use do the Lusitanians make of this noble stream? Not a canal have they attempted to construct around the rapids above Abrantes; not a steamer plies on its waters, excepting a small one which occasionally goes up part of the way to Santarem; the great portion of the province of Alentejo is as flat as Lincolnshire, and yet no railroad has been made to develop the resources of the interior, and form a highway into Spain, by Evora and Badajoz.

Canal, steamers and railroads! What am I writing about? Roads must first be made by Portugal before such works can be thought of. What a disgrace it is to the governors, past and present, of that fallen country, that even in this nineteenth century, — a century which has seen the old stage — coach abandoned in many land for quicker means of communication, — which has witnessed and electric telegraph carried below the straits of Dover, and the Pasha of Egypt proposing to lay down rai's in the land of Goshen, — in a era of express trains hurrying from

Berlin to Vienna, from Paris to Brussels, from London to Edinburgh, from St. Petersburg to Moscow, there is not a carriage-road between Lisbon and Oporto, nor in any province of the kingdom, excepting the short distance between the capital and Cintra! As long as politics continues a profession, the nation which explored the Amazon and doubled the Cape of Good Hope will remain a laughing-stock to civilized Europe. Until some wise and stern patriot arise to preach repentance to a set of avaricious courtiers, Portugal will never be improved.

With a fertile soil, fine rivers, a delicious climate, abundance of timber, in fact element of prosperity, this kingdom continues in a semi-barbarous state, behind every other European nation in agriculture, and unable to support its reduced population of three and a half millions. Productions that require little labour you find plentiful, such as oranges, vines, chestnuts, lemons, onions and garlic; but drains, manures, tolerable ploughs, and other appliances of an industrious race, may be said to be unknown.

And even although great crops were raised, how could they be brought to market? Such a absence of principle marks the leading politicians, that as soon as a movement in the right direction is made by the government, the opposition make of it a handle to obtain office for themselves. If the latter, while in power, propose to expend even a trifling sum in effecting some great national improvement, the former raise the cry of over taxation; a crisis ensues, and all parties forget the measure in the struggle for power, place, and pecuniary rewards.

Where there a single question regarding which we would suppose that even the greedy politicians of Portugal would be unanimous, that question is, the necessity of making good roads throughout the provinces; at least of by their means connecting the cities of Lisbon, Oporto, Coimbra, Elvas and Setubal. But strange to say, this very proposition has overthrown more than one ministry, and seems at present as far from being adopted as when Abu Ali and his Moors were overthrown by Don Alonzo on the plains of Ourique.

However excellent a thing constitutional government may theoretically be,—however necessary for an intelligent, energetic, industrious population—I much doubt whether it has proved a blessing to benighted Portugal. The people take no interest either in the elections or the measures.

They leave their charter as a plaything in the hands of

court cliques and needy nobles, whose personal interests command a preference to the necessities of the state, — who, like the horseleech, continually cry «Give, give, give». A love of intrigue and a love of money characterise the advisers of Donna Maria, by whatever name they may call themselves; when one man's cup of dishonesty is full, another man assumes the reins, and he in his turn, laden with spoil, yields to some petty Pronunciamento headed by a spendthrift rival.

These changes occur too frequently to excite much the present political state of this unfortunate country amply attests the truth of a remark made by a recent writer: «Let the Humes and Montesquieus, the Adam Smiths and Bentham, devise the most perfect schemes, there will always be plenty to do for the Chathams, the Mirabeaus, the Foxes and Cannings; for a man is not a merely thinking being, he is also an active one; from to the adoption of habits, but subject to the domination of impulses. Government, in short requires governors; a self-evident truism, one might suppose, if the learned and ingenious had not given the world voluminous tomes treating the government of the human race as a mere matter of system».

Portugal cries aloud for a political saviour, an unflinching patriot, who, deaf to the cries of party and the whisperings of self-interest, could appeal to the nation for support, and take for his standard him whom Byron so powerfully describes in his Ode to Napoleon, as speculation the Lusitanians know nothing of a character like that so eloquently described by Pope, in his Prologue to Addison's Cato,

«A brave man struggling in the storms of fate,
And greatly falling with a falling state».

The worth, though not the wisdom or enlightenment of the nation, many think, and with good show of reason, to be with Don Miguel, who, although himself a perjured tyrant, still commands the homage of certain classes, as the representative of olden times, Roman Catholic ascendancy, and priestly power.

All the crimes and cruelties which he committed from the date of his Lisbon proclamation in 1824, till Leiria surrendered ten years afterwards, have failed to convince thousands of Portuguese that he would not rule better than the magnates of the present day. One can scarcely wonder at such a feeling, considering the sample which the people have had of constitutional government.

h) *Voyage en Portugal*. — Hoffmansegg, rédigé par Link.

«Des canaux et de bonnes routes sont les premiers besoins d'un pays, et c'est à quoi les Portugais et même leurs écrivains ont le moins pensé». (cap. 1, p. 10).

i) *Voyage en Portugal*. — Link.

«Dans beaucoup de cantons d'*Alemtejo*, aux environs de Campo-de-Ourique, il n'y a pas du tout de grands chemins pour les voitures, ou ils sont dans le plus mauvais état. Dans les environs de Beja, et vers la Serra de Manhique, où l'on est tout étonné de rencontrer des chaussées, elles sont si étroites, qu'elles ne méritent pas qu'on en parle... La partie supérieure d'*Alemtejo* ferait un plus grand commerce de blés, et en cultiverait, par conséquent, davantage, s'il y avait des moyens de transport. J'ai souvent entendu le comte de *Obidos* se plaindre de ne pouvoir de défaire de ses productions, faute de chemins, quoique sa terre ne soit qu'à sept lieues de la rivière... Il serait nécessaire de faire une autre pour Beja et Mertola, dont les routes par Setubal et par Campo-de-Ourique à Manhique, et dans les Algarves, pourraient être des branches». (cap. xiv, p. 211 à 212).

VIII

Agricultura — Comercio — Industria.

a) *Travels in Portugal*. — James Murphy. Londres, 1795.

«Portugal, which now-a-days does not annually produce sufficient corn for three months home consumption, was considered in his reign as one of the first granaries in Europe. This scarcity, as some have erroneously supposed, is not to be attributed to any change in the soil, (for that is permanent, if any thing terrestrial can be called permanent), but to a great change in the sentiments of the people. The modern Portuguese, contrary to the maxims of their ancestors, seek for wealth for from Lusitania, in the deep mines of the Brasils; whilst they forget that more substantial wealth may be found in their native field,

and that within six inches of the surface. King Dinis was so well assured of the truth of this, from the knowledge he had of the productions of the country, that he never had occasion to apply to his neighbours for the necessaries of luxuries of life». (Leiria — p. 75 e 76).

b) *Etat present du royaume de Portugal*; (C. F. Dumouriez) Hamburgo, 1797.

«... on trouve dans toute la Peninsule la nature dans son premier état de non cultivation. Les plaines de l'Alentejo depuis Ourique jusqu'à Armada, et celles da Beira depuis Lisbonne, Leyria et Coimbre jusqu'à Oporto, sont abandonnées à elles-mêmes par la paresse des habitans, et sont devenues sabloneuses, arides et pestilentielle». (liv. I, cap. VIII, p. 37).

c) *Voyage en Portugal*. — Link.

«... l'agriculture, dans ce pays, est défectueuse». (cap. XVII, p. 250).

d) *Voyage en Portugal*. — Link.

«Le Portugal fournit assez de blé pour nourrir ses habitans; il n'y a que les environs peuplés de Lisbonne, où les jardins occupent le sol fertile, où les landes et les montagnes sont voisines, et où la communication avec l'intérieur du pays manque, qui aient besoin d'être approvisionnés par les pays étrangers. Les vallées du Minho sont parfaitement bien cultivées; le Traz-os-Montes est couvert de champs de blé jusqu'au sommet des montagnes; la culture du maïs et des légumes est considérable autour de Coimbra. Dans d'autres contrées, la nature s'oppose à une meilleur culture». (vol. III, cap. VII, p. 332).

e) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798; (J. F. Carrère).

«Le Portugal, avec un sol fertile, qui ne demande qu'à être mis en valeur, qui est capable de tout produire, manque de tout; il tire presque tout de l'étranger.

A peine a-t-il du bled pour trois mois, de l'huile pour cinq au six mois, des légumes en grain pour trois ou quatre mois. Les herbages, les légumes herbacés y sont assez rares. On n'y

trouve en abondance que quelques espèces de fruits, des citrons, des oranges, des figues, de raisins... Il faut faire venir le bled des côtes d'Afrique, de l'Italie, de l'Angleterre, de la France, l'huile de l'Italie, le riz du Levant, les haricots secs de la Hollande, les boeufs et les moutons de differens pays étrangers, surtout du royaume de Maroc.

On n'élève point de vaches en Portugal; on n'y fait ni beurre, ni fromage; on tire le premier de l'Irlande, le dernier de la Hollande et de l'Angleterre; cependant la consommation de l'un et de l'autre y est prodigieuse... Lisbonne a une population de trois cents mille âmes; sa consommation est immense; son approvisionnement est toujours incertain; il dépend des vents et de l'arrivée des navires qui viennent de loin. En tems de guerre, deux vaisseaux qui empêcheroient l'entrée de la rivière affameroient bientôt cette ville... Le lait y est sans consistance et sans goût; il est le produit de quelques vaches étiques et de quelques chèvres, qui ne sortent jamais dans les campagnes, qui ne mangent jamais de l'herbe fraîche, on les élève dans les rues;... Le pain qu'on y mange est de deux espèces; on le distingue en pain portugais et en pain françois... L'un et l'autre sont assez chers; un pain portugais du poids d'une livre et demie, ou vingt-quatre onces de Portugal, qui équivalent à vingt une once poids de marc, se vend 2 vintens, ou 5 sous tournois; la livre, poids de marc, en revient à près de 4 sous: le pain françois pèse environ quatre onces, et se vend 10 rais, ou un sou 3 deniers tournois; ce qui revient à 5 sous la livre. Le poisson feroit un objet d'une grande ressource à Lisbonne; il y est très-abondant, et il pourroit y être a grand marché; mais il est chargé de plusieurs impôts qui équivalent au prix même du poisson. La sardine seule y est à très bas prix; elle y est très abondante; elle ne se vend souvent qu'à 30 ou 40 rais, c'est-à-dire, 4 ou 5 sous tournois le cent... La vente de l'eau pour la boisson et pour les usages domestiques monte, à Lisbonne, à une somme effrayante: en comptant seulement cinq barriques d'eau par mois pour chaque individu, l'un dans l'autre, et en ne portant chaque barrique qu'à 2 sous pendant toute l'année, il en résulte une somme d'un million huit cents mille livres tournois dans un an». (p. 202 a 211).

f) *Memoires de M; le duc de Choiseul... écrit par lui même.* — Paris, 1790.

«Je ne connois que le Portugal, en Europe, qui ne récolte

pas ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance. D'après les relevés, il paroît qu'il peut lui manquer environ un million de septiers de grains... » (p. 70).

g) *Lettres écrites de Portugal*. 1780.

«C'est une idée généralement reçue qu'il n'y a presque aucune partie du Portugal qui ne soit propre à quelque espèce de culture; et j'ai tout bien de croire qu'elle est bien fondée. Une grande partie de ce royaume qui reste en friche, pourroit être d'un bon produit entre les mains industrieuses. Les terres destinées au labour sont bien loin de se trouver dans le même état de culture que dans les autres parties de l'Europe. Le paysan Portugais n'a aucune connaissance, ou, de qui revient au même, ne fait aucun usage des différentes manières d'améliorer les terres. Le fumier est le seul engrais dont il se sert; et les terres où l'on a une fois semé du blé, restent dans le même état de père au fils, sans qu'on change seulement l'espèce de grain qu'on y cultive. Ce qui sans doute est une preuve incontestable que si le sol et le climat n'étoient pas très favorables aux productions, elles se réduiroient, pour ainsi dire, à rien; et nous donne en même tems à connoître ce que pourroient rapporter ces terres, si la culture en étoit bien dirigée». (Carta III, p. 12 e 13).

h) *Portugal of Portuguese*.—Aubry Bell. London, 1915.

«Indolence, ignorance, mistaken finance and lack of capital have hitherto fettered agriculture in Portugal, neglect on the part of the State and private landowners going hand in hand with illiteracy and distrust on the part of the peasants. But it can hardly be doubted that Portuguese agriculture has a prosperous future and that the miserable lot of the peasant will be improved. Portugal should be able to become a land of enlightened and cultured farmers, such as are sometimes found in the north of Europe (for instance, in Danmark), as it were a land of little Herculanos, combining farming with scholarship». (cap. II, p. 39 e 40).

i) *Travels in Portugal*.—Murphy.

«The Merchants are remarkably attentive do business, and as far as I could learn, just and punctual in their dealings; they

live on a friendly footing with the foreign traders who reside here, particularly the English.

Bankruptcies are seldom known among them, and they are careful in avoïfing ligations». (p. 200).

j) *Discours sur l'histoire*. — Comte d'Albon. Genebra, 1782.

«Sans manufactures, sans arts, sans agriculture, le Portugal s'est rendu lui-même dependant et tributaire des autres nations de l'Europe. Pour les vins, des et quelques autres denrées que ce Royaume vend aux Etrangers, il leur rend avec usure ce bénéfice, en achetant aux Anglais des grains, du plomb, de l'étain, des draps, des serges, des droguets, des étamines, des flanelles; aux Français, des toiles, des bonnets, des bas, des éventaïls, et jusqu'à des aiguilles et des épingles; aux Suedois et aux Danois, des voies de charpente et de menuiserie, du fer, du goudron; aux Hambourgeois, du cuivre, de l'acier, du fer blanc, des futailles, aux Hollandois, des toiles de toute espèce, fines, communes, à voiles; du lin, du chanvre, des cordages, des épiceries; aux Italiens, des rubans et fils de soie, du riz, des glaces, de la verrerie, du bled; aux Espagnols, des soies écrues, des laines, des taffetas, du safran, et sur-tout une grande quantité de mules et de mulets. Une Nation qui perd ainsi avec toutes les autres Nations, languit nécessairement dans l'indigence: si elle ne sort pas de son inaction, tous les trésors du Nouveau-Monde ne la rendroient pas florissante; elle viendrait à bout de les épuiser, et resteroit toujours pauvre. Depuis que les Portugais ont découvert le Bresil, quoiqu'ils en aient tiré plus de deux milliards six cent millions, les besoins et les dettes de l'Etat ne cessent de croître toutes les années. La raison en est simple. Les mines d'or produisent annuellement soixante millions, et l'Etat en dépense soixante-dix pour les marchandises qu'il reçoit de l'Etranger. D'après cet exposé, on doit conclure que le Portugal est un royaume épuisé d'homme et d'argent, roulant sans cesse d'un profond abîme dans un abîme plus profond; autant effrayé de son état futur que tourmente par sa situation présente; ne soulageant quelques momens la pauvreté que par la triste ressource des emprunts que le plongent bientôt plus avant dans les horreurs de la misère; maître en apparence, si l'on veut, de lui-même, mais réellement esclave de tous les peuples qui lui fournissent des subsistances; sans émulation, sans vigueur, sans mouvement, destitué d'agriculture, et comme assuré de ne ja-

mais recueillir de riches récoltes, malgré la beauté du climat, l'égalité des saisons, la fertilité du sol; depourvu de manufactures, quoique l'excellence et la qualité de ses matières brutes invitent, pour ainsi dire, à les travailler, et semblent promettre à l'État de grands avantages; privé des arts mêmes les plus faciles, les plus communes, les plus nécessaires, quelques dispositions que la nature ait départi à ses habitants». (p. 206 e 209, t. IV).

k) *Discours politique* — 1756.

«Depuis la decouverte des mines, c'est-à-dire, depuis environ soixante ans, il est sorti du Bresil deux milliards, quatre cent millions... Ce capital immense a passé presque en entier en Angleterre... C'est sur cette nouvelle richesse que les Anglois ont fondé le colosse de cette grandeur qui surprend aujourd'hui toute l'Europe et qui nourrit tant d'arrogance... Ceux qui ont quelque connoissance du local des finances de l'Angleterre, savent que la monnoye du Bresil y est aussi commune que celle du pais. L'effigie de Jean V est plus connue à Londres que celle de George II». (p. 58 e 61).

l) *Discours politique*.

«L'Angleterre s'étant rendue maitresse de tout le commerce des Portugais, toutes les affaires de cette Nation passaient par ses mains. Les Anglois étoient en même tems les nourrisiers et les facteurs du Portugal. Ils avoient envahi tout, aucune affaire ne se faisoit que par leur canal... Les Anglois venoient presque dans Lisbonne leur enlever le commerce du Bresil. La cargaison des flottes étoit à eux, les richesses qu'elles rapportaient; il n'y avoit de Portugais dans ce Commerce que le nom; cependant au milieu de ce negoce immense qui se faisoit dans le sein du Portugal, cet Etat languissoit parce que l'Angleterre en retiroit seule tout le profit. Les Anglois après avoir fait leur fortune, disparoissoient emportant avec eux une portion de richesses de ce Gouvernement, ce qui le jettoit dans un appauvrissement continuel». (p. 25-26).

Son peuple est le plus miserable de la Terre, et les denrées sont très-cheres. Il y a des Provinces dans ce continent ou les sujets n'ont jamais vu l'effigie de leur roi sur une monnoye d'or. Les habitans de plusieurs endroits de ce Royaume, ont

entendu dire ou lu quelque part, que le Portugal avoit des mines d'or; mais les richesses du Bresil ont moins de raport avec eux qu'avec les sujets de tous les autres Princes de l'Europe». (p. 107).

m) *Etat present du royaume de Portugal* (Dumouriez). — Paris, 1797.

«Le commerce du Portugal... est... totalement entre les mains des Anglois, dont les Portugais ne sont que les courtiers, tenus dans la dépendance la plus dure. Les Portugais n'ont point de marine marchande, et tout qu'ils en manqueront ils recevront la loi de la maison la plus puissante sur mer. Le commerce se fait presque tout entier par les mains et sur les vaisseaux des Anglois, excepté celui des provinces des Indes, d'Afrique et d'Amérique, qui sont régies en compagnies, lequel se fait par les flottes du Roi; mais sur ces flottes les Portugais ne sont que prête-noms. Les factories les plus considérables du Bresil et d'Afrique appartiennent à des capitalistes anglois, qui ont pour correspondans les maisons angloises de Lisbonne, de Porto et de Londres, de qui les Portugais rachètent de seconde main les denrées provenant de leurs propres colonies. Les vaisseaux même appartiennent aux Anglois, ils sont à la tête de ces compagnies; ainsi tout le profit leur en revient». (liv. iv, cap. v, p. 212).

n) *Voyage en Portugal depuis 1797 jusqu'en 1799*. — Link.

«Le commerce interieur, qui seul anime et vivifie un pays, manque totalement en Portugal. A la verité, le commerce extérieur de chaque ville en particulier, est considerable, et lorsqu'on assure qu'il est entre les mains les étrangers, cette assertion manque de justesse. Le commerce d'Europe se fait, en grande partie, par des vaisseaux étrangers; mais celui du Brésil, par les seuls vaisseaux portugais. Le commerce avec les colonies portugaises est defendu aux étrangers; on dit pourtant que les maisons portugaises ne font que prêter leur nom à des étrangers qui le font. Mais cette assertion, quoique le cas ait pu avoir lieu quelquefois, n'est pas vraie en général. Il y a bien en Portugal des maisons étrangères assez considérables, mais aucune d'une richesse extraordinaire, comme il s'en trouve parmi les Portugais. (cap. xxiii, p. 341).

o) *Histoire de la Guerre de la Péninsule*. Général Foy. — Paris, 1827-28.

«Le traité de Methuen... ne renferme que deux articles. Par l'un, le Portugal consent à admettre les tissus de laine de l'Angleterre; par l'autre, la Gran-Bretagne s'engage à diminuer d'un tiers, pour les vins de Portugal, le droit de douane qu'elle met ou mettra sur les vins des autres pays. De cette stipulation, en apparence réciproque, est né le régime économique sous lequel a vécu pendant un siècle, et vit encore le Portugal. Il fut impossible aux manufactures du pays, qui commençaient à sortir de l'enfance, de soutenir la concurrence d'une industrie déjà avancée. Les Anglois prirent le soin d'habiller les Portugais avec leurs draps, leurs toiles et leurs cuirs, de leur apporter les blés du nord, les poissons salés et la morue de Terre Neuve qui, avec les olives, sont la base de la nourriture des classes inférieures, et de fournir exclusivement aux classes aisées les superfluités du luxe. Ils reçurent en échange quelques denrées du pays, telles que le vin de Porto et les oranges, et dans une proportion beaucoup plus forte, le coton, les bois rares, les paillettes d'or, et, d'autres productions du Brésil. Ce fut un axiome religieux et politique que le travail ne convenait pas aux riches, et qu'il fallait s'en tenir au partage que Dieu a voulu faire de ses bienfaits, entre les peuples, en donnant aux uns l'industrie, aux autres les métaux précieux. Les Portugais ne virent pas que les trésors enterrés à deux mille lieues de chez eux, pouvaient leur échapper un jour. Le royaume, en même temps qu'il tombait politiquement sous le servage de l'Angleterre, se faisait pour les relations commerciales l'esclavage de sa propre colonie. Il y eut alors dans la même nation comme deux populations séparées de position et d'intérêt, savoir: la population des campagnes négligée, diminuée, appauvrie, et une population croissant un nombre et en richesse dans deux villes heureusement situées, où s'accumulèrent le profit du commerce et de l'exploitation des colonies. Lisbonne et Porto furent les complices de l'Angleterre dans la ruine de l'ouvrier et du laboureur». (liv. III, vol. II, p. 27 à 29).

p) *Discours politique* — 1756.

«... Cette inaction du Portugal venoit de loin, mais toujours de la part de la Grande-Bretagne. Cromwel par un Traité

de Commerce très avantageux pour sa Nation, avoit, en quelque façon, aneanti cette Monarchie avant qu'elle existât. Car ce Traité se fit entre les deux Etats, quarante ans avant la découverte des mines, c'est-à-dire, avant que le Portugal figurât en Europe. Il y fut stipulé, que l'Angleterre fourniroit les vêtemens aux Portugais. Par la Cromwel coupant le nerf du système politique de cette Nation, ruina ce Gouvernement du premier coup.

Les Arts furent dès lors bannies de ce royaume; ensensiblement les anciennes Manufactures se détruisirent; l'Industrie se relacha, et bientôt on n'y en trouva plus. L'encouragement qu'on donna toujours aux Anglois pour recevoir leurs étoffes, ralentit l'activité naturelle des Portugais; la Nation tomba dans une espèce de froideur léthargique, l'oisiveté et la paresse s'emparant de tous les coeurs, n'y laisserent plus d'asile aux autres passions, et l'indolence des Portugais augmenta en raison du degré d'accroissement que prenoit l'avidité des Anglois.

J'évalue les étoffes que l'Angleterre fournit aux Portugais pour leur habillement à cinquante millions tournois par an. Personne n'ignore que la France ne vend pas cinquante pièces de de drap annuellement au Portugal.

L'habillement et la nourriture sont presque également nécessaires à une Nation. Or c'est en fournissant ces deux choses aux Portugais, que l'Angleterre est venue à bout de les tenir dans la dépendance... Le Portugal ayant secoué le joug de l'Espagne, s'étoit, pour ainsi dire, jetté dans les bras de l'Angleterre. (p. 28-30).

«Il y a environ trente ans, qu'un habile ministre du Portugal sous le regne de Jean V ayant résolu d'établir des Manufactures dans ce royaume, prit des mesures justes pour faire réussir ces établissemens... Déjà tous les obstacles étoient levés, et l'ingratitude prétendue du terroir alloit pour le coup céder à la politique, lorsque deux mille guinées à propos par le Gouvernement de Angleterre firent reprendre au climat sa maligne influence». (p. in). «En prenant une note des denrées que l'Angleterre fournissoit au Portugal, on trouvoit que dans une somme de cent millions, il n'y en avoit que pour cinq des premiers matières, et que tout le reste étoit le produit de son industrie». (p. 159).

q) *Voyage en Portugal depuis 1797 jusqu'en 1799.* — Link.

«Les Portugais réussissent bien dans les travaux qui exigent

«de la précision; ils savent imiter les ouvrages étrangers avec la plus grande exactitude». (vol. II, cap. xxv, p. 364).

r) *Etats-Unis-France*. — Victor Cambon. Paris, 1914. (?)

«Sétubal, dans le sud du Portugal, est une ville maritime où tout le monde, patrons et ouvriers, devrait nager dans la prospérité. Ce port est renommé pour la prodigieuse abondance de sardines, que l'on pêche à quelques milles du rivage. Toute la population y vit de la sardine et l'on n'y compte pas moins de soixante fabricants de conserves. Malheureusement, outre que ces producteurs se font entre eux une concurrence enragée qui avilit les prix, ils sont perpétuellement en conflit avec leurs ouvriers et avec les pêcheurs. La pêche en mer est, de sa nature, fort capricieuse. Quand elle est médiocre les fabricants de conserves payent cher la sardine, les ouvriers ont peu de travail; ni eux, ni leurs patrons, ni les pêcheurs ne font leurs affaires. Le poisson abonde-t-il; aussitôt voila les ouvriers en grève par jalousie de ce que pourra gagner le patron. Alors les pêcheurs ne trouvent pas d'écoulement puisque les usiniers sont sans main-d'oeuvre; le poisson pourrit et tout le monde y perd. Et voila pourquoi, à Sétubal aucun pêcheur n'est aise, fort peu de fabricants de conserves s'enrichissent, aucun ouvrier ne gagne en moyenne plus de 75 francs par mois». (cap. VIII, p. 182).

s) *Portugal inconnu*. — Leon Poinsard. Paris, 1910.

«Parmi la classe ouvrière des campagnes et des villes, la situation est la même à beaucoup d'égards. Dans les campagnes écartées, l'enfance reçoit une éducation familiale qui n'est pas à dédaigner, mais elle vit de traditions autoritaires et très peu progressives. Dans la plus grande partie du pays, l'enfance est trop négligée, trop abandonnée à la rue, surtout dans les villes, où la mendicité enfantine est une sorte de fléau attristant. Il va sans dire que cette négligence n'est pas pour dresser les caractères et former les âmes. Si le Portugal était un pays de grandes villes, le mal deviendrait promptement terrible.

Ce qui maintient encore dans la masse de la population des moeurs douces, une honnêteté remarquable, un esprit paisible et laborieux, c'est la prépondérance considérable de la vie rurale et du travail agricole. La vie urbaine et la grande industrie prédominante feraient promptement d'un peuple aussi désorganisé

une masse turbulente, envieuse, démoralisé, toujours prête à la révolte.

C'est même là un risque dont ceux qui dirigent la nation soit par sa situation sociale, soit par fonction officielle, doivent tenir le plus grand compte, car une évolution industrielle trop précipitée, sans un mouvement éducatif parallèle, amènerait certainement les plus graves complications... Pour le moment, la désorganisation des familles ouvrières a déjà des conséquences qui ne sont pas sans gravité. Elles fournissent une main-d'oeuvre assez laborieuse, peu exigeante, remarquablement intelligente en moyenne, mais ignorante, peu progressive, peu développé, et cependant volontiers raisonneuse et facilement portée à l'indiscipline. Mieux formée, mieux guidée, elle pourrait être excellente. Cet état général de l'éducation a aussi de graves conséquences intellectuelles et morales. Éloignés de l'esprit de travail et d'entreprise, les Portugais de la classe supérieure ont vu faiblir chez eux le sentiment du pratique et de l'utile. Portés vers les carrières purement intellectuelles, ou même vers la complète oisiveté, ils n'ont guère senti le besoin de l'observation rigoureuse, exacte, patiente et terre à terre. Ils avaient une tendance naturelle et une préférence innée pour les exposés théoriques facilement appris dans les livres, et propres à fournir des sujets de discussion subtile ou de dissertations ingénieuses et éloquentes. Aussi leur régime d'instruction secondaire et supérieur est-il fort en retard, en dépit des efforts tentés récemment pour l'élever au niveau des résultats obtenus par les méthodes nouvelles. Quant à la moralité, elle semble plutôt en voie de diminuer. Autrefois, l'esprit religieux et l'enseignement moral de l'Eglise obviaient jusqu'à un certain point à la faiblesse de l'éducation, pour la conservation des mœurs. Mais, depuis longtemps, la croyance s'est réduite de beaucoup chez les familles aisées. La richesse facilement acquise, l'oisiveté, l'esclavage, on développé chez les hommes une précocité et une légèreté de mœurs qui ont contribué aussi à la désorganisation sociale. Actuellement, ces habitudes corruptrices ne sont plus aussi générales, mais elles agissent encore avec une intensité trop grande. Les femmes sont, du reste, bien supérieures aux hommes à ce point de vue... Elles ne sont en général-toute règle comporte des exceptions, cela va de soi, — ni des esprits pourvus d'une culture très forte, ni des éducatrices méthodiques et énergiques, mais elles ont des qualités d'intelligence, de coeur et de conduite qui leur donnent beaucoup de charme et de valeur

morale. Elles pourront agir puissamment, si elles prennent la peine de s'éclairer, pour le relèvement sociale de leur nation. Quant aux femmes du peuple, elles sont la plus part du temps ménagères laborieuses et tendres mères, mais fort arriérées; leur moralité moyenne est assez bonne, surtout à la campagne. Ici encore l'étoffe est excellente, il ne s'agit que d'en faire le meilleur usage... » (vol. I, partie 1.^{re}, p. 47 à 49).

IX

Politica — Parlamento — Espionagem



a) *Histoire de la guerre de la Péninsule*. — Général Foy. 1827-28.

«Le Portugal est le pays des assemblées, *juntas*, qui ne s'assemblent pas, et des conseillers qui ne donnent pas de conseils. Ce n'est pas seulement sur le service permanent qu'une fainéantise avide élève son échafaudage d'emplois, de bureaux, de salaires, elle s'attache à de simples projets que le gouvernement accueille. La construction d'un pont, le dessèchement d'un marais, l'encaissement d'une rivière, fournissent l'occasion de prodiguer le trésor public à une foule d'individus qui ne manquent jamais de se présenter pour diriger ou surveiller les travaux. Ainsi, dans le département de la guerre, on proposa un jour de reformer le Code pénal de l'armée, et de donner une organisation nouvelle aux hâras du royaume.

A l'instant parut une junta *ad hoc*, composée de vingt grands seigneurs ou personnages en crédit, junta do *Codigo penal militar e melhoramento das caudelarias do reino*; le code ne fut pas refait, ni les haras régénérés». (p. 81-82).

b) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798 (Carrère).

«La politique de ce gouvernement (governo português) est celle de tous les états faibles et d'une existence précaire. Elle ne connoît, elle n'emploie que des petits moyens tortueux, ténébreux, des petites intrigues sans combinaison, sans suite, dont le mobile, la marche et les effets s'étendent rarement au-delà des murs que le prince habite.

Le système actuel est de n'en avoir aucun, de vivre, pour ainsi dire, du jour à la journée, de changer tous les jours de plan, de maximes, d'opérations, selon les circonstances. Ces variations continuelles prêtent au ridicule; elles découvrent la faiblesse de l'état et l'incapacité des ministres; elles détruisent la confiance des nationaux et des étrangers; elles font naître des murmures; elles inspirent un mépris du gouvernement». (p. 144 a 146).

c) *Trois mois en Portugal en 1822.* — Lettres de M. Joseph Pecchio a Lady J. O. Paris, 1822.

«La population de Portugal ne s'élève pas même à trois millions d'habitants, et cependant il pourrait en avoir plus du double par l'étendue et la fertilité de son territoire. Quelques écrivains attribuent la cause de ce dépeuplement à l'émigration pour les colonies; je crois que cette opinion est erronée... A mon avis, la véritable cause du dépeuplement du Portugal est la mauvaise administration intérieure, et le despotisme qui frappe de stérilité toutes les contrées où il règne, et qui détruit plus d'hommes que la peste d'Alexandrie». (lettre XI, p. 65).

d) *Rambles in Madeira and in Portugal in the early part of 1826.* Londres, 1827.

«The princes of house of Braganza have uniformly been a mild, well-meaning race, and personally much beloved by their subjects. Their government was probably the worst of Europe — a doting, drivelling despotism, uniformed by a single spark of vigour or understanding in itself-unchecked and indirected from without by public opinion; or any thing else; unless it were the monks, who, like the Janissaries of Constantinople, were always on the alert to stifle every germ of improvement». (cap. X, p. 259).

e) *Brasil, The river Plate and Falkland Islands.* W. Badfield. Londres, 1854:

«I... attended a sitting of the two Chambers, which appeared to be conducted with great decorum, but, at the same time, without that listlessness or buzy-fussiness which pervades our own Senate when a bore or a nobody happens to be on his legs». (p. 54).

f) *Portugal of Portuguese.* — Aubry Bell. London, 1915.

«... elections in Portugal are a peculiar practice... The Government is first appointed by some personal intrigue in Lisbon, with or without reference, or with a purely formal reference to the strength of the various parties of Parliament. It then proceeds to remodel the political framework throughout the country by appointing civil governors, mayors etc., of its own political views. Then, when it is well seated in the saddle, it holds the elections. It is a unknown thing for a majority to be returned other than of the supporters of the Government. This would be discouraging to the electors (and also it would be impossible) if they took any interest in the results, but the results are always a foregone conclusion except in matters of detail... Decentralisation, of course, is incompatible with the government by personal groups at Lisbon in the name of the nation... Whatever authority is taken from the mayors is given not to locally elected corporations, but to other officials, were instruments and offshoots of the central power. And indeed Portugal is scarcely ready yet for local autonomy. It is not ready for the parliamentary system, and the scrupulous care with which it an all constitutional forms are observed sometimes increases instead of diminishes the difficulty of a situation. The hope is that by maintaining the forms strictly, they will gradually become a living system instead of an empty framework, but that hope is indefinitely deferred owing to the number of political groups and the virulence of their personal animosities and ambitions». (cap. x, p. 171 a 175).

«The Parliamentary system copied from England was in use with the difference that whereas in England the political views of the Government depend on the result of elections, in Portugal the result of the elections depended on the political views of the Government which «made» them, after the Government itself had been made for personal or party reasons at Lisbon». (cap. xi, p. 183).

g) *Portugal of Portuguese.* — Aubry Bell. London, 1915.

«It is not pleasant to dwell on the fate of a country, once as glorious as any in Europe, now torn and harassed by party feuds, personal ambitions, false ideas of liberty, artificial and purely formal conceptions of Constitutionalism, misgovernment

and corruption, neglect, indifference, despair». (cap. VII, p. 131).

«The parties are in fact small personal groups collecting round any politician of intelligence or energy, or who knows the political ropes and the art of placing or promising to place his friends, and as a consequence they are too much inclined to give prominence to small personal questions and storms in the Lisbon teacup... These groups bicker with all the venom of personal hatred amid the most profound indifference of the country... The attitude of the people towards all these politicians is one of profound distrust. They give them credit for sufficient intelligence to understand their own interest, but not sufficient to understand the interest of the country». (cap. X, p. 169 e 170).

h) *Nouvelle Géographie Universelle*. — William Guthrie. Paris, 1802.

«On peut dire, sans hésiter, que la nature du gouvernement portugais est plus despotique que celle d'aucune autre monarchie de l'Europe. La loi établie est communément une lettre morte, excepté lorsque son exécution est commendée par les édits supplémentaires du souverain; et ces édits sont donnés communément pour détruire les effets de la sûreté et de la protection, que la loi, par la manière dont elle a été rédigée étend également sur tous les sujets. Ici le peuple n'as pas plus de part dans la direction du gouvernement, et dans la confection des lois et réglemens relatifs à l'agriculture et au commerce, qu'il n'en a en Russie ou en Chine. La majeure partie du peuple ne connoît rien du tout ce qui se fait à ce sujet, et n'a d'autre parti à prendre que de se soumettre, par une aveugle et prompte obeissance quand à tout ce qui le concerne, aux décrets et aux lois du despote, que promulguent de temps à autre ses secrétaires d'États... On dispose de tous les grands emplois tant spirituels que temporels, dans un conseil d'État de membres du clergé et de la noblesse, en nombre égal, et du secrétaire d'État». (p. 128).

i) *The land of the wine*. — A. J. Drexel Riddle. Filadelfia, 1901.

«The king of Portugal knows but little of the true state of affairs existing in his country and among his people. His life

seems to be continually misrepresented, and by his representatives, the government officials, who lie to him regarding his people and who lie to his people regarding him». (vol. II cap. XIII, p. 37).

The word of the portuguese king means almost despotic law to his subjects. Though the king who died some twelve years ago was a most wise, just, just and noble ruler, ⁽¹⁾ yet even during his reign, and also to-day, during the reign of the present monarch, ⁽²⁾ the poorer classes of Portugal and of her colonies have been and are dreadfully down-trodden. This is not necessarily the fault of the ruler himself; it is rather the fault the form of government over which he rules and of the corrupt and unprincipled officials through whom he issues his mandates». (vol. II, cap. XIII, p. 36 a 37).

j) *Voyages en Portugal*.— Paris, 1798; (Carrère).

«Le Portugal est le royaume le plus petit, le plus faible le plus nul de l'Europe. Il est dans un état de crise continuelle entre deux puissances superieures, qui pourroient chacune l'anéantir dans un instant.

L'Angleterre, qui attire à elle tout l'or des Portugais, qui les appauvrit et les méprise, dicte des lois au gouvernement; on les reçoit humblement; on les exécute avec précision. L'Espagne, moins exigeante en apparence depuis les mariages qui ont réuni les deux maisons royales, n'en va pas moins à son but; elle est moins impérieuse que l'Angleterre, mais elle ne veut point être refusée; elle dirige souvent le cabinet de Lisbonne; sur-tout dans les affaires où les Anglois ne sont point intéressés». (p. 145).

k) *Italy with sketches of Spain and Portugal*.— W. Beckford. Paris, 1834.

«... in this country (Portugal), where independance either in fortune or sentiment is a crime seldom if ever tolerated». (carta XI, p. 192).

⁽¹⁾ D. Luiz I.

⁽²⁾ D. Carlos I.

l) *Childe Harold*. — Byron.

«Poor, paltry slaves! yet born' midst noblest scenes.
Why Nature waste thy wonders on such men?»

(Canto xviii).

m) *Lord Palmerston — sa correspondance intime...* trad. de l'anglais par Augustus Craven. Paris, 1878.

«... dom Pedro et ses ministres... désirent la continuation de la guerre civile, afin de pouvoir piller et confisquer. Aussitôt que la paix sera rétablie, il faut que les cortes s'assemblent et que ces personnages soient éloignés.

Je parle des ministres, car il n'y a pas d'autre régent possible que Pedro... Pedro était loin d'être content des succès de Napier dans le Nord; cela mettait fin trop vite à la guerre». (vol. I, cap. II, p. 121).

n) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798; (Carrère).

«L'espionnage... s'est introduit en Portugal; il règne à Lisbonne avec la plus grande violence. Les espions y pullulent dans tous les états; ils y sont répandus dans tous les lieux; ils se reproduisent sur les places, dans les rues, dans les boutiques, dans les cafés, à la bourse, dans les sales de spectacle, dans l'intérieur des maisons, dans les sociétés, dans le cabinet de l'homme de loi, dans le bureau du négociant; ils prophanent, par leur présence et par leurs odieuses recherches, le sanctuaire de la justice et le temple du Seigneur... Jamais ville eût autant d'espions que Lisbonne; jamais magistrat de police fut aussi mal servi par ses espions que celui de Lisbonne. Il promet de l'argent aux uns; ils ne les paie jamais, ou il les paie mal: il entretient les autres promesses qu'il ne réalise jamais, il force beaucoup d'autres à faire ce vil métier par la terreur qu'il inspire; c'est un moyen de se soustraire à ses fureurs: aussi lui laisse-t-on ignorer souvent ce qu'il devrait savoir; on ne lui rapporte que ce que la vengeance, la haine, l'intérêt personnel, le besoin de se rendre utile, inspirent à ses infames satellites.

Cet espionnage a changé entièrement les mœurs de Lisbonne; il y emprime une crainte générale; il y a détruit la confiance; il y a fait succéder une contrainte forcée, une réserve fatigante, aux doux épanchements de l'amitié...» (p. 113 à 116).

X

**Mendicidade — Criminalidade — Justiça — Cadeias
— Hospitais — Hospedagem — Preços — Criadagem
— Comida — Aceio.**

a) *Portugal of Portuguese.*—Aubry Bell. London, 1915.

«Perhaps in no region on earth is begging more general. It is not only the *lamuria*, the woeful *ladainhas* of the beggars in the streets and on the roads... their *confrères* in higher grades of society continue in their no less degrading mendicity: for a official post, a trade concession, a favourable verdict in the law-courts, a this, a that, sinecures and trifles, in a endless intrigue to *arranjar* whatever necessity or ambition demands at the hands or friends, Government officials, deputies, politicians. And the number of government officials is enormous and increases. It is the object of all to attain this dignity. For the higher posts a University degree is a help, and many go to Coimbra solely with this object in view. (In the seventeenth century, according to the *Arte de Furtar* (1652) over a hundred «students» yearly succeeded in taking their degree at Coimbra in order to obtain government employment without ever having been in Coimbra). But even the *cantoneiro*, who receives something under a shilling from the State to mend or omit to mend the roads of Portugal, there by rises a step in the social scale and, if he starves, starves with authority. It is the duty of a political leader to provide places high and low for as large a number of followers as possible: herein will be ganged the measure of his success.

There is thus continually a great moral (or immoral) force persistently at work to overthrow the existing Government, which is like a solitary batsman with not only the bowler—the legitimate Opposition—against him, but the whole field and all the spectators (hostile or indifferent). For the Portuguese are like the frogs, never content until King Log has been replaced by king Stork, and not very content then. For them the bird in the hand is never half so fine as the two in the bush, and they go on intriguing, insinuating, imagining *novidades* and betterment, both in private and public life, forgeful of their own proverb, *Do mal o menos* (Let sleeping dogs lie). (cap. III, p. 58 e 59).

b) *Voyage en Portugal depuis 1797 jusqu'en 1799.*—Link.

«Il y a à Lisbonne beaucoup de mauvais sujets; car tous les vauriens des provinces y affluent, et peuvent y entrer sans obstacle. Il en résulte un nombre infini de mendiants. La plupart courent les rues; d'autres choisissent certaines places, où ils crient continuellement, en offrant aux passans d'adresser pour eux des prières à telle *Madona*». (cap. XVIII, p. 264-265).

«Si l'on voulait juger de la nation par la capitale, on courrait risque de tomber dans bien des erreurs.

«Cette ville, nous le répétons, est le point de ralliement de tous les fripons du royaume, et une grande partie des étrangers des dernières classes, qui sont le rebut de leur nation. Je sais que plusieurs de ceux-ci se font louer sans beaucoup de façon, comme des bandits. Je dois cependant avouer que, quoiqu'on rencontre un assez grand nombre de mauvais sujets parmi le bas peuple, j'ai vu bien des exemples d'une politesse vraie et désintéressée». (vol. I, cap. XVIII, p. 270 e 271).

c) *Italy with sketches of Spain and Portugal.*—Beckford. Paris, 1834.

«Shoals of beggars kept pouring in from every quarter to take their stands at the gates of the palace and watch the queen's going out; for her majesty is a most indulgent mother to these sturdy sons of idleness, and scarcely ever steps into her carriage without distributing considerable alms amongst them. By this misplaced charity, hundreds of stout fellows are taught the management of a crutch instead of a musket, and the art of manufacturing sores, ulcers, and scabby pates, in the most loathsome perfection...». (carta XXXIII). «No beggars equal those of Portugal for strength of lungs, luxuriance of sores, profusion of vermin, variety and arrangement of tatters, and dauntless perseverance». (carta I (Espanha), p. 248).

d) *Sketches in Portugal.*—James Edward Alexander. Londres, 1835.

«Besides the abominable state of the streets, the municipal authorities are highly to blame for allowing the most horrid objects to expose their sores in public. I saw an old villain

actually rubbing sand his leg one morning, to excite compassion by its inflamed appearance». (cap. II, p. 36).

«There was no want of beggars in the streets, they, like the dogs, had a regular beat». (cap. II, p. 35).

e) *Letters written during a journey in Spain and a short residence in Portugal.* — Robert Southey. Londres, 1808.

«... the streets of Lisbon are infested by another nuisance, more intolerable than the nightly darkness, or their eternal dirt, the beggars. I never saw so horrible a number of wretches made monstrous by nature, or still more monstrous by the dreadful diseases that their own vices have contracted. You cannot pass a street without being sickened by huge tumour, some mishapen member, or uncovered wound, carefully exposed to the public eye. The people should not be suffered to mangle the feelings and insult the decency of the passenger: if they will not accept the relief of the hospital, they should be compelled to endure the restraint of the prison. Perhaps you may think I express myself too harshly against these miserable beings: if I were to describe some of the disgusting objects that they force upon observation, you would agree with me in the censure. I do not extend it to the multitude of beggars who weary you at every corner with supplications for the love of God and the Virgin; these wretches, so many and so miserable, do indeed occasion harsh and indignant feelings, not against them, but against that mistaken system of society which desinherits of happiness so a large a proportion of the civilized world». (carta XIX, p. 80 e 81).

«Every kind of vermin that exists to punish the nastiness and indolence of man, multiplies in the heat and dirt of Lisbon». (carta XIX, p. 81 e 82).

f) *Voyage en Portugal depuis 1797 jusqu'en 1799.* — Link.

«La hauteur des murailles des *Quintas* dans la ville, de grands espaces abandonnés et déserts, favorisent les vols et les assassinats, et la mauvaise police les autorise. On se sert de certains couteaux pointus pour commettre les meurtres, quoiqu'il soit sévèrement défendu d'en porter. Ces crimes sont presque toujours l'effet de la vengeance ou de la jalousie; car les voleurs se contentent de vous menacer». (cap. XVIII, p. 263).

g) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798; (J. B. F. Carrère).

«... Lisbonne... la ville la plus propre à favoriser le vol et l'assassinat; c'est la ville où il s'en commet le plus; il n'y en a point cependant de plus mal gardée; c'est une ville vraiment dangereuse». (p. 122).

h) *Souvenirs d'une ambassade en Espagne et en Portugal de 1808 à 1811*. — Duchesse d'Abrantes. Paris, 1837.

«Les rues de Lisbonne étaient... plus dangereuses à parcourir à pied en 1797, par exemple, qu'une de nos grandes routes. A minuit on n'osait pas sortir sans avoir des armes et encore étaient-elles presque toujours inutiles, car les troupes de voleurs étaient trop nombreuses pour qu'on pût leur résister». (vol. II p. 158).

i) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798; (Carrère).

«Tous les jours où les tribunaux sont ouverts, à dix heures du matin, commence à se rassembler une foule considérable sur une place situés à l'extrémité du Rocio... parmi... différentes espèces d'individus, se trouve une... espèce d'êtres, dont la seule occupation, l'unique métier est de comparaître devant les tribunaux, devant les juges, devant les greffiers, pour y rendre un témoignage à la vérité ou au mensonge, moyennant un serment qu'ils prêtent à l'Être Suprême. Ceux-ci sont au service du premier venu... Un croisade neuve est le prix de chacun de leurs faux sermens... Tout Lisbonne est instruit de ce manège; les tribunaux ne l'ignorent point... ils reçoivent cependant leurs sermens; ils sont à égard à leurs déclarations; ils ne sévissent point contre eux». (p. 318 à 320).

j) *Voyage en Portugal depuis 1797 jusqu'en 1799*. — Link.

«L'oppression du pauvre, l'indulgence envers le riche oppresseur, sont un... défaut capital de la justice portugaise, qui donne lieu aux plaintes les plus amères». (vol. III, cap. V, p. 275).

k) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798; (Carrère).

«Il n'est rien de plus affreux que les prisons de Lisbonne,

l'homme honnête, mais infortuné, y est confondu avec les brigands, avec les scélérats qui ont mérité plusieurs fois la mort, dont la seule est un supplice... ». (p. 191-192).

l) *Voyage en Portugal*. — Link.

« Dans chaque endroit en Portugal, un peu considérable, on trouve un hôpital, on une *casa de misericordia*; mais ils sont ordinairement si mal entretenus, qu'ils ne sont d'aucune utilité au public ». (cap. XIII, pp. 188, vol. I).

« L'hôpital royal de St. José (Lisboa) est en bon état; les malades y sont bien traités et bien soignés... cet hospice jouit d'une réputation bien établie, même chez les étrangers ». (cap. XX, vol. I, p. 302).

m) *Voyage en Portugal*. — Link.

« Les chambres et les lits qu'en offre aux voyageurs, sont pitoyables, et la nourriture y est si mal apprêtée, qu'il faut l'appétit d'un botaniste, pour la trouver supportable ». (vol. I, cap. XXVI, p. 378-379).

n) *Trois mois en Portugal en 1822*. — Lettres de M. Joseph Pecchio a Lady J. O. Trad. de l'italien par Léonard Gallois Paris, 1822.

« Un voyage en Portugal ou en Espagne équivaut à une campagne militaire: manque de vivres, embuscades, périls, incommodités, bivouacs; on y trouve tout excepté la gloire. J'avais cru que les Portugais, ne serait-ce qu'à cause de l'inimitié qu'ils portent aux Espagnols et pour le plaisir d'être en contradiction avec leurs voisins, devaient être plus propres, plus recherchés et plus commodément logés qu'eux. Hélas! ils sont en tout les rivaux des Espagnols ». (lettre II, p. 14).

o) *Souvenirs d'une ambassade*. — Duchesse d'Abrantès. Paris, 1837.

« Vous arrivez dans un village; quelque considérable qu'il soit, vous n'y trouvez d'auberge sous aucun nom... Cette rareté d'auberge dans l'intérieur du pays est toute naturelle; on n'y voyage pas; on n'y rencontre sur les routes solitaires qui tracent

les mulets qui portent sur leurs dos les marchandises et les objets de commerce du pays, que des Portugais allant d'une ville à une autre, ou quelque curieux comme moi, par exemple, se hasardant dans l'intérieur du pays par curiosité». (p. 345).

p) *Voyage en Espagne et en Portugal dans l'année, 1774.* — W. Dalrymple. Paris, 1783. Trad. do ingl.

«Nous trouvâmes dans cette ville (Ponte de Lima) une hôtellerie beaucoup meilleur que je n'avois coutume d'en voir depuis longtems; mais nous eumes la plus grande peine à nous procurer quelque chose; et quand nous y parvenions, il sembloit toujours que nous dussions avoir de grandes obligations à ceux qui nous les vendoient». (carta XII p. 167).

q) *Memoires.* — Abbé de Montgon. 1752.

«Les logemens qu'un étranger pouvoit alors trouver à louer dans cette ville (Lisboa), étoient aussi mauvais que ceux de la route. Il falloit les meubler pour pouvoir y habiter, ou se résoudre à souffrir ce que la mal-propreté a d'insupportable». (t. VII, p. 161).

d) *Voyage en Portugal.* — Link.

«L'auberge qui se trouve dans cet endroit (Caldas) passerait pour misérable, tant en France qu'en Angleterre; cependant pour ce pays elle est encore supportable». (vol. I, cap. XXIV, p. 352).

s) *Voyage en Portugal.* — Link.

«Il est étonnant qu'il y ait une mauvaise auberge à Alco-baça, et qu'on n'en trouve point à Batalha; il est aisé d'expliquer les plaintes des étrangers sur les mauvaises auberges du Portugal; car c'est sur plusieurs points où leur concours est considérable, que l'on rencontre les plus mauvaises hôtelleries». (vol. III, cap. IV, p. 237 e 238).

t) *Voyage en Portugal.* — Paris, 1798; (Carrère).

Lisbonne a beaucoup d'auberges, et il n'y en a pas une qui

soit bonne». (pag. 58). «Les auberges portugaises sont les plus mauvaises; celles qui sont tenues par des étrangers valent mieux... Il est difficile de se loger en chambre garnie à Lisbonne; il y en a très-peu... Celles qui sont tenues par des Portugais, sont inhabitables par la mal propreté qui y règne; celles qu'on trouve chez des Anglois et des François, sont mieux tenues et plus propres». (p. 60).

u) *Voyage en Portugal*. — Link.

L'hospitalité est très grande en Portugal; les gens de distinction couchent rarement dans une auberge, mais chez leurs amis. Une chose qui honore beaucoup les grands, c'est que leur hospitalité ne se borne pas à leurs parens et amis, mais qu'elle s'étend même sur des personnes inconnues. Il serait cependant à désirer qu'on restreignit un peu cette hospitalité, pour relever les auberges». (vol. II, cap. XXXIV, p. 113).

v) *Italy with sketches of Spain and Portugal*. — William Beckford. Paris, 1834.

«Came the Grand Prior, his nephew, the old Abade, and a troop of domestics. All great Portuguese families are infested with herds of these, in general, ill-favoured dependants; and none more than the Marialvas, who dole out every day three hundred portions, at least, of rice and other eatables to as many greedy devourers». (carta IX, p. 185).

w) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798; (J. B. T. Carrère).

«Il n'y a point de pays où il y ait autant de domestiques de deux sexes qu'à Lisbonne, et où cependant on soit aussi mal servi.

Les maisons des *fidalgos* ou des grands en regorgent; il y en a dont les domestiques peupleroient un petit village...

Ce luxe de domestiques est passé jusqu'à la bourgeoisie: les simples particuliers en ont également un nombre excessif... Que fait donc cette armée de domestiques? N'est-ce point multiplier le nombre des oisifs, des paresseux, des faineans? N'est-ce point augmenter inutilement la masse de la corruption? Les campagnes se dépeuplent, l'agriculture languit, la corruption se propage dans toutes les parties de l'état, et cela encore dans un

pays où l'on compte à peine deux millions d'individus, dans un pays où la terre fertile n'appelle que les bras pour la mettre en valeur, et où cependant la moitié des terres reste sans culture.

Les domestiques portugais sont, en général, mal, propres, peu intelligens, peu instruits, peu attentifs; ils connoissent peu le service; ils le font mal; ils ne font et ils ne veulent faire qu'une chose; ils sont, malgré cela, remplis d'orgueil et de présomption; les servantes en ont encore plus que les domestiques mâles... Les domestiques mâles et femelles sont très mal tenus, encore plus mal nourris, dans les maisons portugaises... Si les domestiques sont mal nourris à Lisbonne, ils sont mieux payés; ils le sont même beaucoup trop en proportion de leurs talens et de leur bonne volonté... Outre ces gages, il est encore d'usage de leur donner les étrennes aux trois grandes fêtes, à Pâques, à la Pentecôte et à Noël... c'est ce qu'on appelle *donner les amandes*. Cet usage en entraîne un autre: les domestiques des personnes en place, des magistrats, des officiers supérieurs de la douane, même ceux des misérables *ministres de barrio*, espèce de petits commissaires de police, mettent le public à contribution à ces mêmes époques; ils exigent les amandes de tous ceux qui veulent voir leurs maîtres; ils ferment durement la porte à ceux qui ne leur donnent point». (p. 49-56).

TABLEAU

	En monnaie de Portugal	En monnaie tournois.
Le mauvais lait, la canuda	160 réis	12 s. d.
L'huile, mauvaise la canuda.	280 »	1 15
Le beurre salé (1), la livre	160 »	1
Le sucre raffiné, en pain, la livre	200 »	1 5
La cassonade passable, la livre	160 »	1
La mauvaise cassonade, grasse et grise, la livre	120 »	15
Un petit panier de fraises	240 »	1 10
Le riz médiocre, la livre	80 »	10
Le riz un peu meilleur, la livre	100 »	12 6
La chandelle du pays, la livre	120 »	15
La chandelle de Russie, la livre	160 »	1
Le charbon, un petit sac	600 »	3 15
Le bois de pin à brûler, une charge de cheval	960 »	6
Les sepas ou racines à brûler, une très petite charge de cheval.	600 »	3 15
L'eau la barrique de	15 »	1 10
20 ou 24.	20 »	2 6
pintes.	30 »	3 9

x) *Voyage en Portugal*.—Link.

«La nation est portée à manger beaucoup, et surtout de la viande». (cap. XXIX, p. 10, vol. II).

y) *Italy with sketches of Spain and Portugal*.—Beckford. Paris, 1834.

«The Portuguese had need have the stomachs of ostriches to digest the loads of savoury viands with wich they cram them selves. Their vegetables, their rice, their poultry, are all stewed in the essence of ham, and so strongly seasoned with pepper and spices, that a spoonful of peas, or a quarter of an onion, is sufficient to set one's mouth in a flame. With such a diet, and the continual swalling of sweetmeats, I am not surprised at their complaing so often of head-aches and vapours». (carta XXII, p. 273).

z) *Voyage en Portugal*.—Link.

«La vermine est très commune à Lisbonne. Au risque de révolter le lecteur, je dois dire que les gens de condition ne font pas la moindre difficulté de s'en defaire eux-même dans la société. On raconte que la femme d'un ministre étant au jeu, dans une grande assemblée, y faisait souvent cette espèce de toilette.

Pendant notre séjour à *Caldas en Gerez*, ou l'on trouve des bains chauds, j'ai vu la soeur de l'évêque et gouverneur d'O *Porto*, veuve jeune et charmante, et d'ancienne noblesse, assise, après midi, devant sa porte, la tête dans le giron de sa femme de chambre... Je sais, d'une manière positive, que les jeunes femmes, dans les visites qu'elles se font, se, rendent réciproquement ce service, pour passer le tems». (cap. XIX, p. 275 e 276).

XI

Nobresa — Burguesia — Camponeses — Povo.a) *Travels in Portugal.* — Murphy.

«The Nobility may be considered as a body entirely distinct from the other three; the principal affairs of the state are committed to their trust; they reside in the capital, or its environs, and seldom visit their estates in the provinces. They esteem it an honour to be born in the capital, and also to dwell there... Their lives are even tenor of domestic felicities, not remarkable for brilliant actions, and but rarely strained by voice. The fame of their illustrious ancestors justly entitle them to every honour and respect; but whilst they glory in the remembrance of their achievements, they seem to forget their maxims. It must be allowed, however, that they possess many amiable qualities. They are religious, temperate, and generous, faithful to their friends, charitable to the distressed, and warmly attached to their Sovereign; whose approbation, and a peaceful retirement, constitute the greatest happiness of their lives». (p. 197 a 199).

The Nobility, comparatively speaking, are not very rich; for though their patrimonies are large, their rents are small. I doubt if any of them has ever seen a map of his estate, or exactly knows its boundaries. If ever they deign to turn their attention towards the constructing of roads and canals, and not consider agriculture a pursuit unworthy of Gentleman, they will become the richest Nobility in Europe, on account of the vast extent of their landed possessions... The fine arts, which to the superior classes of every nation of Europe are sources of the most refined pleasure, are almost entirely neglected by the Nobility of this country; neither do they appear to take much pleasure in the cultivations of the sciences, though they possess most excellent capacity for both.

b) *Histoire de la guerre de la Peninsule.* — General. Foy, 1827.

«Presque toute la noblesse titrée habite Lisbonne, où elle dissipe d'amples revenus provenant non de son patrimoine, car

les vastes possessions territoriales sont le partage d'un petit nombre de familles, mais des emplois publics, des commanderies instituées jadis pour récompenser la valeur guerrières, des donations et des aumones du Prince et surtout de la vente qu'elle fait, à deniers comptant des ses recommandations». p. 37 à 41.

c) *Portugal inconnu.* — Leon Poinsard. Paris, 1910.

«Dans la classe aisée, les pères sont excellents et prêts à tous les sacrifices d'argent, les mères sont dévouées, aimantes, parfois jusqu'à l'adorations. Mais si on est attentif à l'observation des formes extérieures de courtoisie, parfaites chez ce peuple aimable, la formation du caractère est négligée. On n'en comprend pas l'importance, on ignore les procédés d'éducation propres à le fortifier peu à peu, dès les premières années de l'enfance.

Dans bien des cas, la direction des jeunes esprits est abandonnée à des servantes quelconques qui les modèlent à leur image. Le type de l'enfant gâté est très fréquent. Aussi le caprice et l'irregularité président trop souvent à la conduite de la vie; le préjugé ou la fantaisie l'emportent sur la raison, l'indiscipline devient une habitude. Cela est absolument opposé au développement normal de la fermeté dans la décision, de la rectitude dans les vues, de la domination de soi-même, du sentiment de la responsabilité personnelle, qui font la principale valeur sociale d'un individu... c'est ce laisser-aller, cette insuffisance de l'éducation qui retient en quelque sorte la classe dirigeante portugaise dans une situation troublée, difficile, et l'empêche de donner sa mesure en dépit de sa vive intelligence et de sa bonne volonté évidente. Sans doute, les personnalités capables se sont multipliées depuis un quart de siècle, et dans leur activité a déjà porté ses fruits. Mais elles sont trop peu nombreuses et, en outre, il arrive presque toujours que leur supériorité, née du simple hasard et non pas d'une formation régulière, ne se transmet pas à leurs descendants, parce qu'elles n'ont ni l'idée ni la méthode d'une forte éducation.

Ces personnalités forment une élite brillante, mais qui reste trop restreinte, pour encadrer, diriger et entraîner la masse flottante du peuple. Cette éducation incomplète et irrationnelle entretient ou crée chez les gens de la classe supérieure des préjugés, des habitudes, des manières d'agir qui ne répondent pas aux tendances et aux besoins de la société moderne... Beau-

coup de gens reçoivent encore et conservent des préjugés qui les paralysent dans une grande mesure, en les amenant à mépriser le travail et les professions lucratives. On considère comme plus digne, plus anoblissante en quelque sorte, une situation qui se rapproche le plus possible des apparences de l'oisiveté.

C'est ce qui fait préférer les carrières libérales ou administratives, avec lesquelles on en prend facilement à son aise, tandis que l'industrie ou le commerce sont astreignants et nécessitent des soins, des démarches, des occupations, des relations qui ne sont pas toujours agréables. Autrefois, cette affectation d'oisiveté était poussée jusqu'au ridicule. Un chroniqueur qui vivait et écrivait à Lisbonne, vers le milieu du XVI^e siècle disait : « Ici, nous sommes tous nobles, et nous ne portons rien en nos mains par les rues... Le travail est fait par les artisans ou les esclaves ».

Ainsi, tout homme obligé au travail se trouvait relégué dans une situation subordonnée ou même servile.

Cette vanité puérile et funeste a fait le malheur du Portugal, et lui nuit encore, car, bien que les idées aient déjà évolué sensiblement depuis vingt ou trente ans, trop de personnes encore mettent leur orgueil à éviter, au moins en public, tout ce qui ressemble à une occupation mercantile, à un métier usuel... Pour toutes les causes que nous venons d'énumérer, le Portugais est trop souvent attiré par les vaines agitations de la politique, où il trouve un semblant d'activité, une occasion de briller par la parole ou par l'intrigue, moyens faciles de se dépenser en théories creuses ou en combinaisons habiles, mais sans profit réel pour le pays. Une éducation normale détournerait sans aucun doute un grand nombre de jeunes hommes des professions libérales surchargées, car, en général, elles ne procurent qu'une apparence d'occupation et peu de profit, ce qui oblige bien des gens à cumuler les métiers les plus hétérogènes. Elle les éloignerait également de la politique, dont ils apprécieraient peu les grands mots et les petites besognes. Elle les pousserait, au contraire, vers les entreprises personnelles actives et productives, elles les ferait marcher avec leur siècle, pour propre avantage et au profit de la nation entière. Elle distrairait leur attention des affaires purement intérieures et pour ainsi dire parasites, et la dirigerait vers les affaires internationales, selon la pente de l'esprit contemporain ». (vol. I, 1.^{re} partie, p. 44 à 47).

C'est un pays désorganisé, c'est-à-dire que l'éducation fa-

miliale n'y est pas conduite d'une façon générale par des traditions fortes, propres à donner au caractère d'un grand nombre d'individus une propension naturelle vers l'initiative, le travail productif, l'entreprise hardis, l'indépendance personnelle combinée avec l'esprit de discipline volontaire. Il en résulte que la jeunesse est en moyenne mal préparée aux exigences de la lutte pour la vie, qu'elle se laisse trop dominer par les circonstances et ne sait pas tirer suffisamment parti des moyens d'action dont elle dispose; que la classe aisée est trop absorbée par la vie urbaine, par les carrières auxiliaires au même par l'oisiveté. Dans ces conditions, le travail est forcément mal dirigé, la situation attardée et embarrassée, l'activité du pays plutôt faible. Enfin, l'insuffisance de la formation du particulier le rend incapable de constituer sur une base libérale les groupements politiques et de gérer directement les intérêts locaux. Cette insuffisance a préparé le triomphe de la bureaucratie et la prédominance de celle-ci. En permettant de centraliser les ressources fiscales du pays, elle a provoqué la formations des clans politiques, qui ont surtout pour but d'exploiter la fortune publique au profit de certains intérêts personnels. (vol. II, cap. V, p. 426-427).

d) *Travels in Portugal in the Years 1789 and 1790.* — Murphy. London, 1795.

«With respect to the middling class, in their ideas and manners they differ from those of the rest of Europe; the unfrequency of travel, except to their own colonies, excludes them from modern nations and modern customs; hence they retain much of the ancient simplicity of their ancestors, and are more conversant in the transactions of Asia or America than of Europe.

Whether it proceeds from a fondness for ease, or want of curiosity, they appear to have an aversion for travelling, even in their own country. A Portuguese can steer a ship to Brasil with less difficulty than can guide his horse from Lisbon to Oporto.

People, thus estranged from the neighbouring nations, are naturally averse from the influx or mere theoretical doctrines, which tend to disturb the tranquillity of established opinions, They exclude at once the sources of modern luxuries and refinements, modern vices and improvements.

Hence their wants, comparatively speaking, are but few, and there are easily satisfied; their love of ease exempts them

from many passions to which other nations are subject (Observations on manners and customs. p. 207 e 208).

«The lower class are endowed with many excellent qualities; they are religious, honest, and sober, affectionate to their parents, and respectful to their superiors». (p. 209).

e) *Voyage en Portugal par M. le comte Hoffmansegg; rédigé par M. Link.* — Paris, 1805.

«Quoique le cultivateur Portugais craigne le travail, il se livre cependant à une occupation pénible qu'il répète deux fois par an, celle d'amonceler la terre autour du maïs et d'autre bled». (cap. I, p. 7).

f) *Voyage en Portugal depuis 1797 jusqu'en 1799.* — Link.

«La culture n'est point généralement mauvaise; et si les bonnes méthodes manquent à l'agriculteur, on ne peut cependant pas le taxer de paresse et de négligence». (vol. III, cap. VII, p. 331).

g) *Voyage en Portugal.* — Link.

«Là où le paysan est propriétaire, il est aisé: dans les grandes possessions de la noblesse et des couvens, il afferme les terres à un très-haut prix; et comme le commerce intérieur n'est pas très-étendu, ce n'est qu'avec peine qu'il peut payer ses fermages. Ajoutez à cela les impôts onéreux sur les premiers besoins de la vie, et la cherté dans un pays où arrive presque tout l'or qui se répand en Europe. Dans ces circonstances, les colonies depouillent le pays, et enlèvent des bras aux contrées qui en ont sur-tout besoin. Ces causes empêchent aussi l'industrie, surtout dans les provinces méridionales». (vol III, cap. VII, p. 332).

h) *The Tagus and the Tiber; Londres, 1852.* — William Edward Baxter.

«The loxer classes in Lisbon can boast neither of good looks nor cleanliness; they are said to be somewhat lazy withal». (p. 23).

«The Portuguese appeared to me a polite people; not only polite in the French acception of the term, willing to bow, gri-

mace, and lift their hats but really considerate and well bred». (cap. III, p. 62).

«The first, the last, the best,
The Cincinnatus of the West,
Whom envy dared not hate».

... «No man who feels an interest in human progress can visit this country without deploring its political degradation.

Leaving the shores of England, in a few days he is transported from the entreprize of the nineteenth century to the semi-barbarism of the ninth: from a land of railroads and telegraphs, steam-engines and printing-presses, to a land, once high in influence among the powers of Europe, but in which there is yet no road! Description can scarcely convey to an enlightened inhabitant of a free country a true idea of the condition in which Portugal remains at the present day. Her soil uncultivated, her trade decayng, her people discontented and ignorant, her governors scrambling for influence and emolument, while the true end of government they neglect: without manufactories, without money, without anchor to which to trust, she is drifting down the stream of time an abandoned wreck, though once, when better manned she proudly breasted the billows. May we expect to see the dawning of a brighter future, or is Lusitania to proceed from one degree of desolation to another, till the vineyard of Estremadura and the palaces of Lisbon become the abodes of the wild boars and still wilder men which dwell in the mountains of Algarve and by the banks of the Guadiana?». (cap. II, pp. 30 a 40).

... «The common people of Lisbon and its environs are a laborious and hardy race; many of them by frugal living lay up a decent competence for old age; it is painful to behold the trouble they are obliged to take for want of proper implements to carry on their work.

They cars have the rude appearance of the earliest ages; these vehicles are flowly drawn by two stout oxen. The corn is shelled by treading of the same animals as in the days of the Israelites». (Observations on the manners and customs, p. 201).

i) *Voyage en Portugal depuis 1797 jusqu'en 1799.* — Link.

«A mesure qu'on avance vers le nord du Portugal, le

peuple offre plus de bonté, de bonhomie et d'industrie. Les brigandages et les vols sont plus rares...». (vol. I, cap. xxvi, p. 380).

j) *Voyage en Portugal*. — Link.

«Murphy... dit avec raison beaucoup de bien du peuple... Les gens de conditions cachent ordinairement un cœur faux sous les dehors les plus trompeurs. Ils sont autant au-dessous des Espagnols de leur classe, que le bas peuple de Portugal est au dessus de ses voisins. Le défaut de connaissances et de goût dans les arts; un gouvernement qui n'a jamais su tirer parti des sentimens généreux; la proximité continuelle de la nation anglaise, fière de sa supériorité; la décadence entière de la littérature dans ce pays, voilà, je crois, les causes, qui en comparaison des autres nations, mettent les nobles portugais à quelques exceptions près, au dernier rang de leur classe». (cap. xviii, p. 272).

l) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798, (J. B. F. Carrère).

«Un peuple nombreux habite Lisbonne; mais ce peuple est écrasé sous le fardeau journalier de l'indigence. La misère s'y présente par-tout sous les formes les plus hideuses. On n'y voit que des visages pâles, flétris, décharnés, des corps exténués, languissans, à peine vêtus, couverts de haillons, des enfans presque nus, des mères dont le sein épuisé se refuse à fournir la subsistance à un enfant dont la bouche affamée l'appelle à grands cris, des barraques basses, écrasées, resserrées, dont les toits entr'ouverts laissent échapper dans les airs le cri de l'infortune et du besoin.

L'homme du peuple travaille; mais le produit de son travail suffit à peine à sa subsistance; il lui est payé à trop bas prix, dans une ville surtout où les denrées de première nécessité deviennent excessivement chères par les frais d'importation et par les impôts dont elles sont grévées, dans une ville où les jours de fête sont très multipliés et diminuent le nombre des jours de travail, dans une où des entraves, renouvelées sous toutes les formes possibles, misent au développement de l'industrie... Ce peuple, courbé sous le poids presque éternel des fatigues et des travaux, n'y trouve pas seulement les moyens d'exister... En général, les horreurs de la misère investissent de tous les côtés le peuple de Lisbonne. Le besoin l'avilit; la langueur le con-

sume; le travail l'épuise; une honteuse mendicité est enfin l'unique ressource d'une foule immense d'hommes qui ont passé les deux tiers de leur vie à tourmenter infructueusement leur existence... le gouvernement les abandonne... le riche se croit acquitté de ses devoirs en distribuant avec parcimonie quelques pièces de monnaie à quelques uns des mendiants qu'il rencontre ou qui se présentent à sa porte... L'opulence des moines de Lisbonne pourroit leur fournir les moyens d'exercer cette charité active et prévenante qui est prescrite par la religion qu'ils professent; mais leur charité ne pénètre jamais dans l'intérieur des ménages... Ils se croient quittes envers les pauvres en faisant distribuer, une fois tous les jours, à la porte de leurs couvens, quelques écueillées de soupe aux malheureux qui s'y présentent; oh! quelle soupe, grand Dieu! ce n'est souvent qu'un amas de vieilleries toutes détrempées dans la lavure des assiettes de refectoire... Le peuple de Lisbonne... porte à la fois les fers honteux de l'esclavage et le fardeau accablant de la misère.

On l'écrase comme un insecte dès qu'il ose lever la tête; il tremble à la voix, à la vue de l'agent le plus subalterne de la police; c'est sur lui sur-tout que s'exerce le despotisme le plus violent et le plus inique.

Qu'en résulte-t-il? un peuple sans ame, sans énergie, sans courage, un peuple sans force, sans caractère, sans volonté, le peuple le plus timide, le plus lâche de l'univers, un peuple esclave, un peuple avili.

Ce peuple est très vicieux; il est voleur; il est assassin... L'indigence conduit souvent au crime; et c'est peut-être à l'indigence que le peuple de Lisbonne doit son penchant au crime. Ce peuple seroit peut-être un fidèle observateur des loix, si les loix le protegeoient; mais les loix l'abandonnent (p. 177 à 186)... Lisbonne est rempli de mendiants. L'oeil de l'étranger y est désagréablement frappé de leur nombre excessif... Des hommes, des femmes de tous les âges font ce métier; c'en est un pour eux; ils en contractent l'habitude; ils trouvent dans la charité, quoique mesquine, des Portugais, un moyen de vivre dans l'oisiveté; ils y accoutument de bonne heure des enfants, qui, élevés ainsi dans l'usage de demander, ne peuvent jamais prendre l'habitude du travail, et ne rougissent plus de tendre la main.

S'il en est parmi eux qui, affaiblis sous le poids du malheur, des infirmités, de la vieillesse, de l'impuissance pour le travail, méritent d'exciter la charité des fideles; il en est un bien plus grand nombre, qui, jeunes, valides, bien portans, en état de

travailler, cherchent à tromper la compassion, à surprendre la libéralité, qui prélèvent ainssi, sur la sensibilité publique, un impôt qui devrait être réservé à ceux de la première classe. Les Portugais ne font aucune distinction... (p. 187 a 188).

m) *Portugal of Portuguese*. — Aubrey F. G. Bell. London, 1915.

«The politician in Portugal who looks at the statistics, and, seeing that 75 per cent of this people are illiterate, shrugs his shoulders — non racionar di lor — makes a great mistake, for it is here that those who have considered the political intrigues of the capital and despaired of Portugal's present find a new hope a population hard-working, vigorous, and intelligent, increasing fairly rapidly, content with little, not willing learning to read or write, but in its own way eagerly patriotic, each loving Portugal as represented by his own town or village or farm... if it can be given a national government, and a national policy and ideals it may yet surprise Europe. (Cap. 1, p. 1, 2, 3).

n) *Portugal of Portuguese*. — Aubrey Bell. London, 1915.

«... Portugal is a land of strongly-rooted and noble tradition, and these the required sculptor must take into account if he is to be successful in his task. It would be wrong to infer that the anonymous mass that forms the back ground to those great figures of the past is characterless. For, beneath the apathy, the docility, the contradictions of the Portuguese people remains something perhaps not very easy to define, but which has a intimate peculiar flavour, something pliant, adaptable, insinuating but with a real will and persistency of its own. Potential, it may be, rather than actual, but certainly a sound and promising basis for growth and development, if properly directed... The great mass of the Portuguese people is, emphatically *desorienté* rather than *degenerate*. They would answer readily—yes, even Beckford's Lisbon *canaille*—to a leader capable of leading something more than a pack of yelping political parasites». (cap. 1, p. 22 e 23).

o) *Portugal of Portuguese*. — Aubrey Bell.

«The illiterate are often the flower and cream of the nation...

It may be said without exaggeration that the Portuguese people, for all its colossal ignorance and lack of letters, is one of the most civilised and intelligent in Europe». (cap. 1, p. 15).

p) *Spain and Portugal*. — Josiah Conder. Londres, 1831.

«... Portugal, the last and lowest of the European kingdoms, yet, once the mistress of both Indies,—the mother country of Brasil! And the peasantry, as well as the soil, are worthy of a better government». (p. 342).

q) *Trois mois en Portugal en 1822*. — Lettres de M. Joseph Pecchio a Lady J. O. Paris, 1822.

«Si je n'eusse pas lu l'histoire du Portugal, il m'aurait suffi de remarquer la manière dont les paysans Portugais saluent, pour juger que ce peuple a vécu dans une longue oppression. Lorsqu'ils aperçoivent, même de loin un voyageur, ils ôtent leur large chapeau et le baissent jusqu'à terre». (Lettre II, p. 15).

XII

Cidades — Madeira — Alentejo

r) *Voyages en Portugal depuis 1797 jusqu'en 1799*. — Link.

«Quoique le peuple paye annuellement 80:000 crusades pour le balayage des rues et pour être éclairé, Lisbonne était cependant, sous l'inspecteur Diogo Ignacio de Pina Manique, une des villes les plus malpropres de l'Europe. Elle n'était point éclairée; des brigands et des assassins la rendaient peu sûre pendant la nuit». (cap. IV, vol. 3.^o, p. 189).

«Les rues (de Elvas) sont étroites, irrégulières, et tellement sales que la plus grande sécheresse n'empêche pas qu'on ne marche dans la boue». (vol. 1.^o, cap. XII, p. 171).

«Les rues (de Coimbra) en sont étroites, inégales, sinueuses, mal pavées, mal-propres, et souvent tellement escarpées, qu'on a de la peine à y marcher...

s) *Voyage en Portugal.* — Link.

«La première chose qui frappe à Lisbonne, c'est le défaut de police. La boue est partout entassée dans les rues. Dans celles qui sont petites et étroites, et où la pluie ne peut la faire écouler, elle forme d'énormes monceaux, et il faut être bien adroit pour éviter d'y enfoncer. Dans une des rues les plus fréquentées, près de la rivière, vers la *Ribera Nova*, on ne trouve qu'un petit sentier étroit, le long des maisons, où l'on puisse mettre le pied. Imaginez la foule de personnes qui se croisent à chaque instant, les *Gallegos*, chargés de poids énormes, et qui ne peuvent se dé ranger; les voitures qui vont le plus près possible des maisons, pour éviter de faire entrer les chevaux dans le bournier, et ce qui est pire encore, les ordures qu'on jette sur les passans!

Autrefois la ville était éclairée pendant la nuit, mais elle ne l'est plus aujourd'hui, et comme les boutiques sont fermées de bonne heure, rien n'approche de l'obscurité de ces rues étroites et mal pavées. Des troupes de chiens vagabonds, nourris par le public, parcourent la ville comme des loups affamés. Souvent, lorsque j'entendrais admirer la hardiesse que nous avons de voyager par terre en Portugal pendant la guerre, je répondais que cette entreprise n'était pas, à beaucoup près, aussi hardie que d'aller à minuit de *Belem* à *Maravilhas*, au bout de la ville, du côté de l'Est.

Comment chez un peuple civilisé, peut-on souffrir des abus aussi crians, et qui ravalent Lisbonne au dessous même de Constantinople? (cap. XVIII, p. 260-261).

t) *Voyage en Portugal.* — Link.

«La société à Lisbonne est triste, même en comparaison de celle des grandes villes d'Espagne. On ne s'y promène ni à pied ni en voiture... il n'y a point de maisons ni de jardins publics, pour faire de parties de plaisir. On ne sait pas même profiter de la belle rivière... La manie d'avoir beaucoup de domestiques, luxe très nuisible à un pays, domine ici comme à Madrid. Ils sont mal habillés et mal nourris». (cap. XIX, p. 277, vol. I.^o).

u) *Adventures in the rifle brigade in the Peninsula.* — Captain J. Kincaid. Londres, 1847.

«To look at Lisbon from the Tagus, there are few cities in

the universe that can promise so much, and none, I hope, that can keep it so badly.

I only got on shore one day for a few hours, and, as I never again had an opportunity of correcting the impression, I have no objection to its being considered an uncharitable one; but I wandered for a time amid the abominations of its streets and squares, in the vain hope that I had got involved among a congregations of stables and out-houses; but when I was, at length, compelled to admit it as the miserable apology for the fair city that I had seen from the harbour I began to contemplate with astonishment, and no little amusement, the very appropriate appearance of its inhabitants.

The church, I concluded, had, on that occasion, indulged her numerous offspring with a holiday, for they occupied a much larger portion of the streets than all the world besides. Some of them were languidly strolling about, and looking the sworn foes of time, while others crowded the doors of the different coffee-houses; the fat jolly-looking friars cooling themselves with lemonade, and the lean mustard-pot-faced ones, sipping coffee out of thimble sized cups, with as much caution as if it had been phisic.

The next class that attracted my attention was the numerous collection of well-starved dogs, who were indulging in all the luxury of extreme poverty on the endless dung-heaps.

There, too, sat the industrious citizen, basking in the sunshine of his shop-door, and gathering in the flock which is so bountifully reared on his withered tribe of children.

The strutted the spruce cavalier, with his upper man furnished at the expense of his lower, and looking ridiculously imposing; and there-but sacred be their daughters, for the sake of *one*, who shed a lustre over her squalid sisterhood, sufficient to redeem their whole nation from the odious sin of ugliness». (cap. i, p. 5 a 7).

v) *Travels in Portugal in the Years 1789 and 1790.* — Murphy. London, 1795.

«When we reflect on the advantages Portugal enjoys in point of commerce, from such a magnificent river and commodious harbour, so happily situated for trading with the Eastern and Western hemispheres, we cannot but wonder that Lisbon is not superior in riches; magnitude, and population to any capital in Europe». Lisbon, p. 132).

y) *État présent du royaume de Portugal.* (Dumouriez).

«Les maisons sont... mal-propres, mal baties et incommodes; les cousins, les punaises et les insectes de toute espèce, nés dans la fange de Lisbonne et des autres villes, en rendent le séjour insupportable, et la légèreté des toits et des murailles ne met point les habitants à l'abri de la rigueur de l'hiver et des vents du nord... Les rues de toutes les villes sont remplies d'immondices, sans aucunes lumières que celles de quelques Madonnes; peu sûres la nuit, et infectées par tous les chiens qui couchent dehors et qui passent les nuits à aboyer». (Livre IV, cap. II, p. 170-171).

z) *Croquis de Voyage.* — Armand Dayot. Paris, 1887.

«J'allais par la ville au hasard, de nez au vent, attitude conquérante que je ne tardai pas à modifier à cause des affreuses odeurs produites par les égouts, dont les eaux très hautes du Tage arrêtaient depuis plusieurs jours l'écoulement. Ce fait se produit, paraît-il, plusieurs fois pour mois. Les habitants, qui devraient se souvenir de la peste de 1568, paraissent ne pas se douter des graves inconvénients qui pourraient en résulter. Le gouvernement, ainsi d'ailleurs que la municipalité de Lisbonne dont les ressources budgétaires pourraient à peine suffire à la reconstruction des égouts de la ville, entretiennent secrètement le stoïcisme, ou plutôt l'indifférence populaire, malgré les plaintes et les avertissements des médecins». (p. 165 e 166).

«Le spectacle de Lisbonne vue du milieu du Tage par un beau soleil est vraiment superbe... Mais à peine êtes-vous débarqué que votre admiration tombe pour faire place à une pénible surprise. Le charme est rompu... Voici vraiment le royaume du banal et du laid. D'énormes constructions de briques, auxquelles des architectes, partisans convaincus de l'application de l'art à l'industrie, ont cru devoir donner des formes classiques, s'alignent sur le bord du fleuve, et de leurs fenêtres ogivales s'échappe, au lieu du parfum de l'encens, l'acre odeur de détritus de sardines et d'huile chaude qui, mêlée à celle des égouts dont les bouches puantes s'ouvrent sur le Tage, chasse tous les flâneurs vers la ville haute. Ces quais spacieux, qu'une municipalité intelligente aurait pu transformer en une merveilleuse promenade, ne sont guère fréquentés que par les *Gallegos*, les *Varinas* et les matelots des navires de commerce mouillés dans le

fleuve, qu'à cet endroit ne mesure pas moins de deux lieux de large... L'impression pénible qu'on éprouve en débarquant sur les quais ne fait qu'augmenter à mesure qu'on s'enfonce dans la ville haute en gravissant péniblement la pente rapide de rues presque toujours mal pavées... J'erre en trébuchant à chaque pas dans des labyrinthes nauséabonds, entre des façades sans élégance et d'une gris sale... par-ci, par là quelques places publiques bordées d'arbres poussiéreux et maladifs et ornées de statues grotesques... Les églises de Lisbonne ressemblent presque toutes aux tristes églises italiennes du XVII^e siècle... Pas une, y compris la cathédrale, ne mérite quelques lignes de description. Quant aux trois palais royaux d'*Ajuda*, des *Necessidades* et de *Belem*, ils sont d'une navrante banalité architecturale... Il existe cependant à Lisbonne, qui mériterait d'être appelée la capitale du mauvais goût, deux monuments justement célèbres et que nous avons visités avec le plus vif intérêt: la tour de Belem et le monastère des Hiéronymites... (p. 171 à 180).

a) *Croquis de Voyage*. — Armand Dayot. Paris, 1887.

«Je préfère Porto à Lisbonne... Les rues sont assez étroites, mais convenablement pavées. Les maisons, dont beaucoup datent du commencement du XVI^e siècle, sont bâties en granit bleu et ont un aspect tout à fait moyen âge avec leurs fenêtres basses, leurs balcons de pierre aux colonnes massives et leurs portes aux lourds encadrements, presque toutes surmontées d'écussons héraldiques, chargées d'armoiries au dessin extravagant. La ville est propre, bien tenue, et riche en magasins curieux. Les places et les jardins publics sont ornés de beaux arbres, de bosquets charmants et garnis de bancs très confortables... Porto possède quelques monuments modernes très remarquables». (p. 219 et 225).

«La ville de Porto est plus animée que celle de Lisbonne. Il y règne partout une activité qu'on ne trouve pas dans la capitale dont les quartiers éloignés des quais et de la place D. Pedro sont presque toujours silencieux et deserts». (p. 230).

b) *Croquis de Voyage*. — Armand Dayot. Paris, 1887.

«Nous atteignîmes Leiria à la nuit tombante. Après un exécrable dîner... servi par une servante laide et sale... je me fis conduire à ma chambre... La cellule de la chartreuse de Mira-

flores était plus somptueusement meublée. C'était, m'affirma l'hôtelier... la plus confortable de la maison. J'étais si las, si courbaturé, si desiréux de goûter un peu de repos, que j'eus pris possession sans murmurer, et bientôt je dormais profondément... A peine avais—je fermé les yeux que je m'éveillais en me grattant furieusement les jambes où j'éprouvais de cuisantes démangeaisons. Horreur! Mon lit était plein de punaises». (p. 276).

c) *Voyage en Portugal.* — Link.

«Les quais de cette ville sont construits sans aucun art... Une rue belle, large et bien pavée, garnie de trottoirs des deux côtés, mène du rivage à la partie supérieure de la ville où elle se joint à une rue de traverse non moins belle. Toutes les autres rues sur la pente de la colline, sont étroites, tortueuses et fan-guises. Mais sur le haut de la colline, il s'en trouve encore d'autres qui ne le cèdent en rien à la première; elles sont garnies de beaucoup de maisons nouvellement construites. On croit avoir quitté le Portugal; on s'imagine être dans une ville d'Angleterre, à cause de la clarté et la propriété qui y règnent. O Porto est en général la ville la plus élégante du pays... Le peuple... est d'un caractère bienveillant, et o Porto, dans ce tems-là, était, en quelque sorte, l'opposé de Lisbonne. On jouissait dans cette ville de la plus grande sécurité; les vols et les assassinats étaient très rares. Cependant on parlaient quelquefois de coups de poignard donnés par la jalousie. La politesse et l'amabilité du peuple est extrême». (vol., cap. xxviii, p. 420 a 430).

d) *Voyage en Portugal.* — Link.

«Les Algarviens sont moins polis que le reste des Portugais». (vol. II, cap. xxxvi, p. 153).

e) *Voyages en Portugal.* — Paris, 1798. (Carrère).

«On ne peut passer dans les rues de cette ville (Lisboa) sans y être exposé à être inondé et couvert d'ordures. On y jette par les fenêtres de l'eau propre ou sale, les lavures des cuisines, les urines, les excréments de toutes une famille, réunis et croupis ensemble». (p. 141).

f) *Voyage en Portugal*. — Paris, 1798. (Carrère).

«Lisbonne pourroit avoir une superbe promenade. Un quai, prolongé sur le bord du fleuve par un espace de deux lieues, presque toujours en ligne directe, planté d'arbres, garni de bancs, offriroit un beau coup-d'oeil et formeroit une promenade agréable. Le marquis de Pombal en avoit conçu le projet; mais son plan n'a point été suivi. Il n'y a rien, au contraire, de plus désagréable, de plus affreux, que les bords du Tage: des édifices très ordinaires, inégalement construits, formant des saillies et des enfoncemens, les couvrent presque en entier dans toute la longueur de la ville». (p. 39).

g) *Coup-d'oeil sur Lisbonne et Madrid en 1814*. — Paris, 1820. CH. V. d'Hautefort.

«... Rien n'est plus vrai que la dégoûtante coutume qui ont les habitans de jeter les immondices par les fenêtres. Grâce aux dispositions intérieurs pratiquées dans les maisons des quartiers récemment élevés, ceux-ci seuls sont exempts de cette révoltante saleté: les restes des rues sont de véritables cloaques. Il faut ajouter à cette incommodité le défaut d'éclairage. Il est vrai qu'on aperçoit par intervalle, dans, les rues neuves, des reverbères et des lampes suspendues devant des images sacrées; mais ils sont insuffisans pour dissiper l'obscurité. Lisbonne a cependant été parfaitement éclairée autrefois. Les fonds affectés à ce service public, ainsi qu'à celui du balayage de rues, montant à environ 300.000 fr., sont annuellement portés au budget municipal: c'est une énigme inexplicable que l'insouciance du Gouvernement à ce sujet. Pendant le peu de temps que les Français possédèrent Lisbonne, on fit exécuter un nettoiemnt général. Depuis, la vieille routine a repris le dessus; et une des plus belles villes du monde présente en certains endroits un aspect encore plus hideux que les écuries du roi Augias». (p. 9 et 10).

«Il n'y a point de ville, de bourg, de village, dont les rues soient aussi boueuses, aussi poudreuses, aussi sales, aussi impraticables, que celle de Lisbonne». (p. 128).

«Les habitans de Lisbonne paient... un impôt considérable, dont l'objet est de pourvoir à la propreté des rues. L'impôt se paie exactement; l'intendant le perçoit avec soin, et les rues ne sont point balayées. Ils n'osent se plaindre; ils craignent trop le terrible intendant; à peine osent-ils murmurer tout bas; ils trou-

vent un plaisir secret à se venger par une méchanceté atroce contre ce pauvre magistrat; ils se disent à l'oreille que de belles maisons qu'il a fait bâtir et d'autres qu'il fait construire encore sont des maisons de boue». (p. 131 e 132).

h) *Portugal of Portuguese*. — Aubrey Bell. London, 1915.

«Oporto... is a busy industrial city, and has no parades of idleness like Lisbon, where the busy workers are crushed away into side in streets and quays, for fear the foreigner should see such undignified behaviour. The true *Lisboeta's* ambition is to do nothing, and to do it elegantly. On the other hand, the inhabitant of Oporto is proud of his business. He is more vigorous and active, and has a sterner and more independent outlook on life». (cap. vi, p. 101 e 102).

i) *Souvenirs d'une Ambassade*. — Duchesse d'Abrantes. Paris, 1837.

«J'ai beaucoup voyagé; j'ai parcouru le nord et le midi de l'Europe, et jamais une ville aussi étrange, mais aussi remarquable et aussi belle que Lisbonne, ne s'est montrée à moi; jamais une ciel plus beau ne versa sa lumière sur une cité entourés d'une nature qui la presse de ses merveilles; mais aussi jamais, en aucun lieu, je ne vis autant de dons de Dieu méconnus et sacrifiés». (vol. 2.^o, p. 192).

j) *Voyage en Portugal et en Espagne fait en 1772 et 1773*. — Richard Twiss. Berne, 1776.

«Un jour que je me promenois dans les rues de Lisbonne, je fus frappé de voir deux hommes couchés par terre, et derrière eux deux gros singes occupés à chercher des poux sur leurs têtes. J'appris qu'ils avoient été dressés à ce métier par leur maître, qui se fait paier environ un sol et demi de notre argent, de ceux qui veulent subir cette toilette singulière. On voit fréquemment des gens du peuple, couchés au soleil, se rendant réciproquement ce bon office; et je crois qu'il n'y a pas de nation sur la terre plus riche en cette vermine; les femmes sur-tout, à cause de la quantité encore de leurs cheveux. On comprend bien que je ne parle ici que du bas peuple». (cap. iv, p. 23).

l) *Rambles in Madeira and in Portugal in the early part of 1826*. Londres, 1827.

«... The natural indolence and impatience of their disposition is insuperable—nothing but the urgency of the moment will compel them to the exercise either of thought or action; and they seem nearly incapable of exertion with a view to distant or contingent exigencies». (cap. xvi, p. 160).

«A stranger—an Englishman in particularis—is struck with the careless indifference which the tradesman manifest towards their customers. (cap. xvi, p. 164).

m) *Italy with sketches of Spain and Portugal*.—Beckford.

«The more one is acquainted with Lisbon, the less it answers the expectations raised by its magnificent appearance from the river. Could a traveller be suddenly transported without preparation or prejudice to many parts of the city, he would reasonably conclude himself traversing a succession of villages awkwardly tacked together, and overpowered by massive convents. (Carta xvi, p. 209).

«Lisbon is more infested than any other capital I ever inhabited by herds of these half-famished animals, (cães) making themselves of use and importance by ridding the streets of some part, at least, of their unsavoury incumbrances». (Carta xvii, p. 212).

XIII

Homens notaveis

n) *Histoire du detronement d'Alfonse VI roi de Portugal contenue dans les lettres de M. Robert Southwell, alors ambassadeur à la cour de Lisbonne, 1753 (trad. fr.)*.

«Il (Castello-Melhor) ajouta qu'il ne croyoit pas qu'il y eut un pays où l'envie regnât comme dans le Portugal; et pour me le confirmer, il me fit l'histoire d'un Génois, à qui le Comte d'Olivarez demanda un jour quel était selon lui le meilleur

moyen de dompter les Portugais; c'est de les laisser en paix, répondit le Génois: comptez qu'alors ils s'égorgeront l'un l'autre, et qu'il vous sera aisé de conquérir ce royaume. Ce Génois, ajouta-il connoissoit notre nation. Ce Comte me dit que dans d'autres pays les réconciliations commençoient par le coeur; mais que dans celui-ci elles commençoient par la contenance, et en restoient là; qu'en Portugal chaque homme se jugeoit digne de gouverner, seulement parce qu'il étoit Portugais», (p. 140-141).

o) *Mémoires* — Abbé de Montgon. 1752.

«Ce Monarque (D. João V) savoit parfaitement joindre à la dignité, qui doit toujours accompagner le Majesté royale, l'affabilité, qui sert à la faire aimer. Sa figure y contribuoit; il l'avoit aussi distinguée que prevenante au tems dont je parle... Quelqu'étendue que fut la confiance du Roi en Dom Diego de Mendoça, ce Monarque vouloit cependant être informé de tout, et que l'on ne donnât aucun ordre qui ne passât devant lui. Ses sujets avoient la liberté de lui exposer ce qui concernoit leurs interets. Sa Majesté dans le tems dont je parle, donnoit audience publique deux fois la semaine. Un jour étoit destiné à écouter les personnes de condition; l'autre toutes sortes de gens, et independemment de ce moyen de connoître les malversations et les injustices qui se commetoient, il y avoit encore au Palais une espèce de boîte fermée à clef, et semblable à celles des bureaux des postes, où chacun avoit la liberté de mettre des Memoires, qui parvenoient directement au Roi». (t. 7, pp. 168 e 174-5).

p) *Lettres écrites de Portugal*. — 1780.

«Don Juan, qui monta sur le trône vers le commencement de ce siècle, n'étoit pas un prince propre à rétablir la grandeur chancelante de son royaume. Il étoit de ces monarques qui, sous l'apparence d'un caractère populaire, et sans paroître opprimer leurs sujets, se permettent cependant toute espèce de plaisir, et s'abandonnent à l'indolence, sans s'inquieter du bonheur du peuple et des vrais interêts de l'état». (Carta 2.^o, p. 5).

q) *Souvenirs d'une Ambassade*. — Duchesse d'Abrantes. Paris, 1837.

«João V étoit un roi ne comprenant de la royauté que ce qui

n'est nullement nécessaire pour la prospérité d'un pays: il était vain». (vol. 2.^o, p. 191).

r) *Memoires* — Abbé de Montgon, 1752.

«Ce venerable vieillard (car il avoit alors environ 72 ans... On peut dire que tous ceux qui l'abordoient trouvoient en lui une affabilité et une patience, peu pratiquée par ceux qui remplissent ailleurs la même place qu'il occupoit. Je n'ai guere vu de Ministre, qui sut mieux que lui, écarter la hauteur, la fierté, et l'humeur que l'on remarque en beaucoup d'autres. Chaque jour à son audience, ou quand il alloit chez le Roi, il étoit accablé d'une multitude de gens, dont les uns lui parloient, et les autres tiroient son habit ou son manteau pour être écoutés, d'une manière à devoir lui causer quelques mouvemens d'impatience. Plusieurs, et entr'autres les femmes, revenoient à la charge avec une vraie importunité; et malgré cela il écoutoit un chacun avec une douceur et une tranquillité charmante répondoit avec la même moderation, et sans paroître rebuter personne. J'ai deux ou trois fois été témoin de ce que je rapporte, et c'étoit toujours avec une nouvelle surprise, que je remarquois tant d'égalité dans un Ministre chargé de presque toutes les affaires de la Monarchie». (t. 7 — p. 173-4).

s) *Souvenirs d'une Ambassade*. — Duchesse de Abrantes. Paris, 1837.

«Toutes les fois que des hommes habiles et étrangers aux moeurs étroites des Portugais ont pris les rênes du gouvernement, la machine a bien marché, et la partie forte, la masse, a répondu à l'appel d'un homme de coeur. Voyez le comte de la Lippe! cet homme, qui encore aujourd'hui est grand parmi la nation portugaise, est tout simplement appelé par le peuple o gran conde! La nation toute entière lui paie un tribut de vénération. Il est le créateur de l'armée portugaise, et comment!» (cap. III, p. 224 e 225).

t) *Italy with sketches of Spain and Portugal*. — W. Beckford. Paris, 1834.

«... The Archbishop Confessor... the first spring in the present Government of Portugal. I never saw a studier fellow.

He seems to anoint himself with the oil of gladness, to laugh and grow fat in spite of the critical situation of affairs in this kingdom, and the just fears all its true patriots entertain of seeing it once more relapse into a Spanish province». (carta xiv, p. 201).

u) *Voyage en Portugal et particulièrement à Lisbonne.* — Paris, 1798. (J. B. F. Carrère).

«La place de Saint Paul... seroit belle, si elle n'étoit pas absolument encombrée de terre et de pierre... Ces décombres y sont depuis dix ans: il y resteront encore long-tems; ils appartiennent à l'intendant de police Manique; ce sont les debris des ruines qu'il a fait enlever pour faire construire les belles maisons qu'il y possède: c'est à ces frais qu'il devoit faire déblayer la place; il ne se presse, et il ne se pressera point.

Il pourroit cependant le faire à bon marché; il n'auroit qu'à commander; on n'oseroit le presser pour le paiement: il a la réputation de ne jamais payer ce qu'il fait faire, et aucun ouvrier ne se hasarde à lui demander le paiement de son salaire». (p. 26).

«Lisbonne a un intendant de police qui s'est rendu aussi fameux par ses coups d'autorité, que redoutable par ses fureurs. Le nom de *Pina Manique* imprime une terreur générale; on ose à peine le prononcer. On n'accoste cet intendant qu'en tremblant... son abord n'est rien moins que rassurant: un sérieux glacé, un regard sinistre, une figure brune, sombre, rude, farouche, repoussante, impriment une nouvelle terreur. La police des grandes villes a plusieurs branches importantes; la sûreté des citoyens, la propreté et la clarté des rues, le maintien des mœurs publiques en font la partie la plus essentielles. Ce sont celles dont cet intendant s'occupe le moins; il les livre au hasard et à elles-mêmes, elles font la partie honteuse de la police de Lisbonne... Cet intendant se livre en entier à la découverte de la contrebande, à la poursuite des contrebandiers à la propagation de l'espionnage, aux délations qu'il reçoit avec avidité et qu'il accueille avec empressement Il a, pour ces objets, une vigilance active, mais légère et précipitée. Il lui seroit impossible d'approfondir aucune affaire; il n'a ni le tems, ni l'intelligence nécessaires pour remplir les fonctions de toutes les places qui lui sont confiées... Sans esprit, sans génie, sans aucune connoissance des lois de son pays, du droit naturel, du droit des gens, il n'a

que les connoissances matérielles qu'il a acquises par le long exercice des places qu'il occupe». (pp. 117 a 119).

v) *Voyage en Portugal.* — Link.

«On prétend que le Gouvernement donne annuellement une somme considérable pour le nettoiemment des rues.

Que devient cet argent? c'est ce que Don Diego Ignatio de Pina Manique, lieutenant de police de la capitale et de tout le royaume, doit savoir mieux que personne». (cap. xviii, pp. 261).

x) *Voyage en Portugal.* — Link.

«Don Felix de Avellar Brotero, professeur de botanique. Ses connoissances dans cette science sont précieuses: dans ses voyages en Portugal, il s'est appliqué particulièrement à étudier les plantes de ce royaume, et en a augmenté considérablement le jardin des plantes... Je puis avec raison le ranger parmi les meilleurs botanistes de tous les pays que j'ai parcourus... Pour cultiver la science, il a fait un séjour de huit ans à Paris: il n'a pas été élevé à *Coimbre*, et c'est pour cette raison que ses collègues lui causent mille désagréments; il est miné par le chagrin et la mélancolie». (cap. xxvi, p. 391 e 392)?

y) *Matériaux pour servir à l'Histoire de l'expédition de Don Pedro en Portugal.* — Paris, 1836.

«Don Pedro était un homme de belle prestance, bien bati, et dont l'extérieur annonçait une force extraordinaire; sa taille était de cinq pieds neuf pouces (anglais); sa figure était belle, quoiqu'un peu marquée de petite vérole, mais une empreinte d'astuce, et un rire sardonique dont il avait contracté l'habitude, donnaient à sa physionomie une expression de malveillance qui ne s'adoucissait pas quand on l'entendait parler, car il avait un son de voix extrêmement dur et désagréable. On ne pouvait lui refuser du courage personnel». (p. 42).

XIV

Mulheres — Homens

a) *État présent du royaume de Portugal.* — (Dumouriez).

«Les femmes Portugaises sont celles de l'Europe qu'ont la plus belle carnation, les plus belles dents et les plus beaux cheveux... Elles sont... galantes, spirituelles et instruites, mais elles vivent dans une solitude austère». (Livro IV, cap. I, p. 104).

b) *Travels in Portugal.* — Murphy.

«The Portuguese Ladies possess many amiable qualities; they are chaste, modest, and extremely affectionate to their kindred». (p. 204).

c) *Voyage en Portugal.* — Paris, 1798. (Carrère).

«Les Portugaises se font très peu voir en public; elles sortent très-peu de leurs maisons; il y en a qui ne sortent point quatre fois dans un an... elles se font même très peu voir dans leurs maisons... elles se font beaucoup voir à leurs fenêtres; elles y passent les trois quarts de la journée à voir les passans et à se faire voir... Dans l'intérieur de leurs maisons, elles se livrent à la plus grande oisiveté; elles sont accoutumées à ne rien faire; elles ne prennent jamais une aiguille, jamais un livre; elles partagent la journée entre la fenêtre et un siège, sur lequel elles demeurent nonchalamment assises, sur lequel elles reposent tristement leur indolence et leur ennui». (p. 78-80).

«... les femmes sont bien faites, bien proportionnées, bien élancées, blanches, animées, remplies de graces et d'agremens; elles ont de beaux yeux, une belle peau, une taille svelte, fine, délicate, le propos doux, séduisant, persuasif; elles réunissent tout ce qu'il faut pour plaire.

Elles sont en même tems douces, aimables, affectueuses, caressantes; elles savent se rendre intéressantes; elles ont un esprit naturel, qui se développeroit agréablement, s'il étoit cultivé; mais leur éducation est absolument négligée; elles n'en re-

çoivent aucune; elles sont abandonnées à elles-mêmes; elles ne doivent qu'à la nature l'amabilité, l'affabilité et les autres qualités agréables qu'on découvre en elles... Exercées de bonne heure dans l'art de feindre, elles y excellent; leur visage ne se déconcerte jamais; la dissimulation s'y déguise sous le masque d'une innocente candeur... Les demoiselles... n'ont pas... de liberté...: elles ne sortent jamais seules... il y en a qui ne sortent jamais... Toute communication avec les jeunes gens leur est interdite... Cet usage paroît devoir mettre les demoiselles à l'abri de la séduction, à l'abri des occasions qui peu vent la rendre plus facile; mais elles trouvent mille moyens d'éluder les précautions qu'on prend pour les garder. La contrainte, l'oisiveté, une constitution ardente et toujours prématurée, développent chez elles un génie inventif; il n'y a point de ruse, d'expédient qu'elles n'imaginent; il n'y a point de moyen qu'elle ne mettent en pratique... Les demoiselles veulent toutes se marier; elles entrevoient, dans le mariage, une apparence de liberté, une cessation de la contrainte qu'elles éprouvent. Aussi ne laissent-elles point échapper l'occasion d'avoir un mari, lorsqu'elle se présente; vieux ou jeune, beau ou laid, aimable ou bourru, étranger ou national, catholique ou protestant; c'est un mari: cela leur suffit; elles le prennent sans balancer... De-là une facilité inconcevable pour se marier. De-là cependant beaucoup de mariages malheureux. (pp. 296 à 301).

d) *Brasil, the River Plate and Falkland Islands.* — W. Radfield. Londres, 1854.

«... coquetry, so common among Spanish women, is little in vogue among the fair Portuguese. They not possess, to the same extent, the hasty passions and romantic feelings of their beautiful neighbours; but they are softer, more tractable, and equally affectionate... Certainly with some exceptions, the women are not highly educated; they feel little interest, on general subjects, and, consequently, have little general conversation. A stranger may, at first, draw an unfavourable inference as to their natural powers, because he has few subjects in common with them; but, when once received into their circles, and acquainted with their friends, he becomes delighted with their liveliness, wit, and ready perception of character». (p. 53 e 54).

«... Portuguese society, as I happen to know very well from long and varied experience, is extremely agreeable in many

places; and certainly the natives of the old country are exceedingly hospitable to strangers». (cap. I, p. 51).

«Portuguese politeness is delightful, because it is by no means purely artificial, but flows, in a great measure, from a national kindness of feeling. The restless feeling, so often perceptible in English society, hardly exists in Portugal; there is little prepared wit in Portuguese society, and no one talks for the mere purpose of producing an effect, but simply because its natural taste leads him to take an active part in conversation. Dandyism is unknown among their men». (p. 53).

e) *An account of the most remarkable places and curiosities in Spain and Portugal*. — Londres, 1749. Udal ap Rhys.

«This country seing in the Latitude, and contiguous to Spain, the Nature of its climate and Productions in general are much the same; but in that of beautiful Women (which is infinitely the finest that Man can conceive) it is thought to surpass all *Europe*». (p. 219).

f) *Rambles in Madeira and in Portugal in the early part of 1826*. — Londres, 1827.

«The Portuguese ladies (Lisboa), even of the higher class, I believe, do not pay much attention to the cultivation of intellectual accomplishments; at least we hear strange stories of the deficiency of the most rudimental instruction among them». (cap. XII, pp. 282).

g) *Portugal of Portuguese*. — Aubry Bell. Londres, 1915.

«... women are not always treated with consideration, and in some parts of the country are little better than slaves». (cap. I, p. 7).

h) *Croquis de Voyage en Italie, Espagne, Portugal*. — Armand Dayot. Paris, 1887.

«... le Portugais est en général un excellent mari et un bon père de famille». (p. 149).

«La lenteur des trains au Portugal est proverbiale». (p. 150).

i) *Histoire universelle de J. A. Thon.* — Londres, 1734 (trad. do latim).

« Antoine Govea... étoit Portugais de naissance, et il disoit ingénument qu'il étoit François par adoption. André Govea son oncle l'ayant amené en France lorsqu'il étoit encore enfant, et qu'il n'avoit pas les premiers élémens des belles lettres; il étudia si bien, et avec tant de succès les humanités, que personne n'écrivoit plus purement que lui en Latin, et ne faisoit mieux des vers. Il fit ensuite de si grands progrès, dans la Philosophie d'Aristote, qu'il entreprit dans sa grande jeunesse de défendre ce Philosophe contre Pierre Ramus, ou de La Ramée, son grand aversaire: il remporta beaucoup de gloire et de louange dans ce combat. Il sembla que son esprit étoit également capable de toutes les sciences et qu'il pouvoit reussir dans toutes ensemble, comme d'ordinaire tout homme peut reussir en une seule; Emilie Ferret qui enseignoit le Droit civil à Avignon, voyant Govea occupé à Lyon à des études particulières, l'invita de venir dans son école apprendre cette science si embarrassé, si laborieuse, et si difficile. Govea y fit en peu de tems des progrès si rapides et si étonnans, qu'il trouva le moyen d'expliquer par l'antiquité les questions les plus épineuses du Droit, avec tant de netteté et de précision, que Jacques Cujas écrivant il y a plus de onze ans à Toulouse sur les titres d'Ulpian, témoigna que si on lui demandoit son sentiment sur les interprètes ou commentateurs du Code de Justinien, il donneroit la palme à Govea sur tous ceux qui ont été et qui sont encore. Au moins ai-je ouï dire à Cujas même, lorsque j'étudiais sous lui à Valence, et souvent depuis qu'il craignoit même alors qu'il ne lui enlevât la gloire qu'il espéroit acquérir dans cette profession; il l'a depuis meritée, de l'aveu de tout le monde, par une étude continuelle, et par le travail infatigable d'une longue vie. Ainsi Govea enseigna le droit civil à Toulouse, à Cahors, à Valence, et à Grenoble. Il ne s'attacha point aux Interprètes ou commentateurs, dont le nombre est infini; et par tout il eut très grande quantité d'auditeurs et de disciples. La guerre s'étant allumée dans ce royaume, qu'il aimoit passionnément, il se retira en Italie, où il trouva, à la recommandation de Marguerite, épouse de Philibert duc de Savoie, un honnête repos dans sa Cour; il fut reçu conseiller au conseil secret de ce Prince. Govea mourut à Turin d'une maladie contractée, disoit-on, pour avoir mangé trop de melons. C'est le seul à qui tous les sçavans d'une commune voix aient accordé

la gloire si rare dans ce siècle, d'être en même tems grande Poëte, grande Philosophe, grand Jurisconsulte. Au reste ce grand homme déclaroit par reconnoissance, qu'il étoit redevable de tous ces avantages à l'air de la France, qu'il avoit respiré dès sa plus tendre jeunesse». (t. v, p. 101 e 102).

j) *Essais* (Publiés d'après l'édition de 1588 avec les variantes de 1595).— Montagne.

«Andreas Goveanus, notre principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison le plus grand et le plus noble principal de France». (l. I, cap. xxvi, p. 202).

k) *Souvenirs d'une Ambassade*.— Duchesse de Abrantes. Paris, 1837.

«Le duc de la Foëns eût été un homme supérieur dans tous les pays; dans le sien il grandissait encore au milieu des pygmées qui l'entouraient. Il le savait et ne souffrait. Cela devait être; s'il eût pensé autrement, il n'eût pas été supérieur». (cap. III, pp. 196).

l) *Voyages en Portugal*.— Link.

«José Corrêa da Serra... ce savant fait honneur à sa nation, par ses connaissances, son esprit et son instruction. Avec ses avantages, il était tout simple qu'il eût des démêlés avec les moines de l'Inquisition, dont le résultat fut tel, qu'il jugea plus à propos pour lui d'aller vivre chez l'étranger». (cap. XIX, p. 291, 292).

m) *Souvenirs d'une Ambassade*.— Duchesse de Abrantes. Paris, 1837.

«Le passage du cap de Bonne-Esperance! Le genie des tempêtes se dressant devant Vasco de Gama et lui prédisant l'avenir!... Toutes les fois que je lis en Camoëns cet admirable passage, je suis en respect à la vue de cet élan de l'esprit humain qui rapproche l'homme de la divinité!... (pp. 280, cap. IV).

n) *The discoveries of Prince Henry the Navigator and their results.*—Richard Henry Major. Londres, 1877.

«When we see the small population of a narrow strip of the Spanish Peninsula, limited both in means and men, become, in an incredibly short space of time, a mighty maritime nation, not only conquering the islands and Western Coasts of Africa and rounding its Southern Cape, but creating empires and founding capital cities at a distance of two thousand leagues from their own homestheads, we are tempted to suppose that such results must have been brought about by some freak of fortune, some happy stroke of luck. Not so; they were the effects of the patience, wisdom, intellectual labour, and example of one man (D. Henrique), backed by the pluck of a race of sailors who when we consider the means as their disposal, have been unsurpassed as adventures in any country or in any age. (Prefacio, p. VII e VIII).

A. REIS MACHADO.

SEGUNDA SERIE

(PROF. PEDRO D'AZEVEDO)

I

1602

O Entre Douro e Minho mais galego que português—Causa da despovoação de Portugal.

«La (parte del reyno) que cae entre el Duero y Miño, tiene innumerable gentio, pero pobre, y que simboliza mas con los Gallegos con quien confinan, que con los Portugueses. Fue todo este reyno mucho mas poblado que lo es agora, de lo que an sido la causa las muchas, grandes y lexissimas impresas que los Portugueses an abarcado, del Brasil, Etiopia, Indias, Malaca, Maluco, e de otras infinitas islas, en las quales entre idas, bueltas, peleas, y negocios, se pierden todos los años tanta muchedumbre de Portugueses, y sin esto se quedan en los susodichos